



# L'auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

**SOCIÉTÉ**

**REJETER LA ROUTINE  
ALIENANTE**

**CAMPUS**

**LES BARS QUI  
NOUS ENTOURENT**

**CULTURE**

**L'HISTOIRE DANS  
LES JEUX VIDEOS**

**DOSSIER**

## Vieillir aujourd'hui

### Les mille visages de la vieillesse



Dr.

L'auditoire N° 259 // Novembre 2020  
Retours L'auditoire - FAE  
L'Anthropole Bureau 1190  
1015 Lausanne

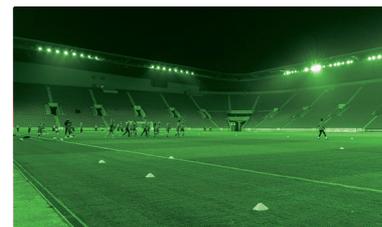


édité  
par la



**FAE**

**15**  
Rejoindre une association



**SPORT**

**18**  
Sport et public

Résultats du LUC



**CULTURE**

**20**  
Narration dans le gaming

**21**  
Concerts à distance

Le rap et la violence

**22**  
Nos chroniques

**19**  
AGENDA

**23**  
CULTURE EN VRAC

**24**  
CHIEN MÉCHANT

## DOSSIER

De plus en plus de centenaires, des retraité·e·s qui migrent vers le soleil, un âgisme ambiant... La vieillesse est pourtant souvent mise de côté, tenue cachée, peut-être par pudeur, souvent par peur aussi. *L'auditoire*, pour sa 259<sup>e</sup> édition, se décide à mettre le

thème du vieillissement au centre du discours. Sujet important en ces temps de pandémie, la question de la vieillesse provoque de nombreuses discussions et des débats parfois virulents.

**04**  
Interview de Marion Repetti

**06**  
Les inégalités de genre

**07**  
La vitesse de l'âge

La maltraitance et le *care*

**08**  
Les centenaires

**09**  
L'âgisme

La vieillesse au cinéma

**10**  
Les défis de l'AVS

*The Intern*

**11**  
Un clash générationnel?



## SOCIÉTÉ

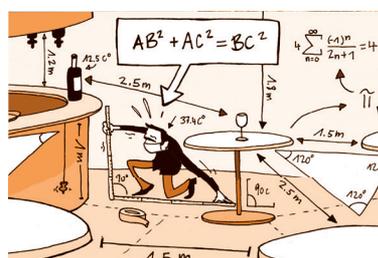
**12**  
Contre les routines aliénantes

**13**  
La prostitution

Chronique polémique

**14**  
Les insultes et leur nationalité

L'Ouest lausannois



## CAMPUS

**16**  
Fréquence Banane

La Galerie des Arts

**17**  
Les bars sur le campus

**REMERCIEMENTS**  
ALBERT MARION DE MAXIME YVELLE LA PATISSIERE  
A CARMELO LETRE DESCENDRE DU VALAIS A LA PLUIE  
OUI NOUS ACCUEILLE A CHAQUE BOUCLAGE A LA  
DEUXIEME VAGUE MERCI D'AVANCE AU LIVREUR DE  
PIZZAS AUX MOTS CROISES DE CARMEN VALENTINE  
POUR SES CORRECTIONS PRECISES A L'UNIL PARCE  
QUE LES COURS EN PRESENTIELS NOUS MANQUENT  
DEJA

L'AUDITOIRE

N° 259  
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE  
1015 LAUSANNE  
T. 021 692 25 90  
E: AUDITOIRE@GMAIL.COM  
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

**ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO**  
INAKI RUISSER, LILIANA KOBALAKOVA, VALENTINE  
GIRARDIER, BARNABÉ FOURNIER, ADIS SABANOVIC,  
NADIA BAUER, FURAHA MUYINYA, MELISSA CORBOZ,  
CLEMENCE PORCHET, JULIE PITTET, MARK STRECKX,  
MARINE ALMAGBALY, PAULINE PICHARD, JESSICA  
VICENTE, FANNY CHESEAU, MATHILDE DE ARADAO,  
KILLIAN RIGAUD, MAXIME HOFFMANN, CARMEN  
LONFAT, YVELLE RACCAUD

**CORRECTIONS**  
VALENTINE MICHEL

**SECRÉTAIRE COMPTABLE**  
BENJAMIN SOUANE

**IMPRIMERIE**  
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

**COMITÉ DE RÉDACTION**  
**RÉDACTION EN CHEF**  
MATHILDE DE ARAGAO, YVELLE  
RACCAUD

**DOSSIER**  
FANNY CHESEAU

**CAMPUS ET SPORT**  
KILLIAN RIGAUD

**SOCIÉTÉ**  
CARMEN LONFAT

**FAE**  
HANNAH WONTA

**CULTURE**  
MAXIME HOFFMANN

# Mon corps, mon choix, mon droit

Les droits des femmes ne sont jamais acquis. En témoigne, encore une fois, la récente restriction de l'avortement en Pologne. Dans un paysage politique ultra-conservateur, façonné par l'importance de l'Église catholique et du parti nationaliste au pouvoir Droit et Justice (PiS) – dont est issu le président Andrzej Duda –, le Tribunal constitutionnel a statué, jeudi 22 octobre, une interdiction quasi-totale de l'avortement. Dès lors, des dizaines de milliers de Polonais·e·s sont descendu·e·s dans les rues afin de protester contre la décision du Tribunal. Dans ce contexte national, l'Union européenne a-t-elle son mot à dire?

## Conservatisme religieux

Si, de 1956 à 1993, la Pologne a connu une phase de libéralisation du droit à l'interruption de grossesse volontaire – la pratique était alors autorisée et gratuite –, la législation en la matière est devenue par la suite une des plus strictes d'Europe.

## Le droit à l'IVG est quasi-interdit en Pologne

En effet, la loi de 1993 a drastiquement restreint l'avortement, en l'autorisant uniquement sous trois conditions: en cas de menace pour la santé ou la vie de la mère, d'une malformation grave du fœtus et d'une grossesse résultant d'un viol ou d'un inceste. En 2016, un nouveau projet de loi sur l'IVG est lancé par Witold Czarnecki, député de la majorité ultraconservatrice du PiS. Massivement soutenu par l'Église catholique, le texte prévoyait des peines allant jusqu'à cinq ans de prison pour les médecins et les femmes pratiquant l'IVG, sauf en cas de risque pour la vie de la mère. Toutefois, au vu des manifestations rassemblant des milliers de personnes et d'une grève des femmes, la commission de la justice et des droits humains de la chambre basse du Parlement polonais a fini par rejeter la proposition de loi.

## Avortement quasi-interdit

Mais les Polonais·e·s ont eu à peine le

temps de souffler qu'un nouvel arrêt a vu le jour. Sur fond de conservatisme religieux, le Tribunal constitutionnel, réformé par le PiS, a proscrit la semaine passée l'IVG en cas de malformation du fœtus, jugeant la pratique «incompatible» avec la Constitution. Alors que chaque année, près de 2'000 avortements légaux ont lieu en Pologne – dont l'écrasante majorité est due à une malformation irréversible du fœtus –, des associations féministes estiment que plus de 200'000 IVG sont pratiquées clandestinement ou à l'étranger. Natalia Broniarczyk, militante féministe qui aide les femmes polonaises à contourner la loi sur l'avortement, témoigne pour le *24 heures*: «On pensait que la loi allait être restreinte, mais on ne s'attendait pas à ce que cela arrive en pleine pandémie.» Alors que la légalité du Tribunal est par ailleurs fortement contestée, beaucoup de polonais·e·s s'offusquent que le gouvernement profite de la crise pour détruire les droits des femmes et la démocratie.

## Quid du droit européen?

Dans une interview accordée pour *Marianne*, Laurent Pech, professeur de droit européen à l'Université de Middlesex, affirme: «Il faut tout d'abord souligner le caractère illégal du Tribunal constitutionnel polonais, qui est présidé par quelqu'un nommé à ce poste en violation flagrante de la Constitution, et dont trois membres ont été tout aussi illégalement nommés. Tout cela à l'initiative du PiS, qui s'emploie à anéantir l'État de droit en Pologne depuis son retour au pouvoir en 2015.» Dans quelle mesure l'UE peut-elle alors intervenir pour défendre des droits fondamentaux? A ce propos, le professeur explique qu'«il n'existe pas de voie judiciaire pour faire appel de cette décision



inique, et la question de l'IVG ne tombe pas dans le champ d'application du droit de l'UE».

## «La question de l'IVG ne tombe pas dans le champ d'application du droit de l'UE»

Malgré le principe de souveraineté, ne serait-il pas nécessaire pourtant que l'UE s'engage à défendre les droits des femmes et puisse prendre des sanctions contraignantes lorsque ceux-ci sont bafoués? Alors que la plupart des pays de l'UE autorisent l'IVG sans condition, pourquoi n'existe-t-il pas une normalisation des lois en matière d'avortement afin que toutes les citoyennes de l'Union bénéficient de ce droit de manière égale et universelle? •

Mathilde de Aragao

# Passer sa retraite sous le soleil du Costa Rica?

## Interview avec Marion Repetti

**INTERVIEW • De plus en plus de retraité·e·s s'en vont passer leur retraite sous le soleil, au Costa Rica, en Espagne ou encore au Maroc. Mais cette situation est-elle si idyllique? L'immigration des retraité·e·s vers des pays plus pauvres n'est pas sans son lot de problématiques: parfois une nécessité de fuir la précarité du pays d'origine ou la participation à des rapports d'exploitation dans le pays d'accueil. Alors, qui sont ces retraité·e·s migrant·e·s et quelle est l'ampleur de ce phénomène? *L'auditoire* a rencontré Marion Repetti, responsable de l'Institut de travail social à la HES-SO Valais-Wallis, spécialiste de la politique de la vieillesse en Suisse et des migrations de retraite.**

### Quelle est l'ampleur du phénomène de retraité·e·s qui émigrent pour leur retraite?

En Suisse, environ 10% à 11% des personnes à l'AVS vivent à l'étranger. La Suisse est un cas particulier, nous avons un taux particulièrement élevé de la population qui vit à l'étranger, tous âges confondus. Ce taux est resté assez stable au cours des dix dernières années. Ces 10% à 11% comprennent à la fois les personnes ayant déménagé plus jeunes et qui vieillissent à l'étranger mais aussi les personnes qui sont parti·e·s en tant que seniors. Il n'est donc pas possible de savoir quelle est la part de ces expatrié·e·s qui ont migré à la retraite. Par ailleurs, les statistiques démographiques nationales sont construites dans l'objectif de contrôler la population existante au sein de l'Etat et donc sur la logique de frontières figées et claires entre pays. Mais les vies de ces gens sont très «fluides»; ce sont des parcours transfrontaliers. Concernant les autres régions du monde, par exemple les Etats-Unis, on voit une augmentation statistique des personnes d'Amérique du Nord qui reçoivent leur sécurité sociale à l'étranger. On observe un phénomène similaire en Europe et en Amérique. En Asie, je n'ai pas encore les informations, je dois travailler là-dessus. En tout cas, le phénomène est de plus en plus étudié. Mais les formes de migrations de retraite sont très variées. Il y a des gens qui vont se «délocaliser», payer leurs impôts à l'étranger et être inscrits en tant que citoyen·ne·s locaux, mais il y a aussi de nombreuses personnes qui vivent à long terme à l'étranger avec des visas de touristes. On l'a vu par exemple au Costa Rica: certaines personnes prennent leur voiture et sortent du pays tous les 90 jours pour renouveler leur visa touristique. Ces différents aspects de la mobilité transnationale rendent donc difficile

de quantifier précisément ce type de migration. Mais on voit globalement qu'elle est en augmentation.

### De quand date ce phénomène de migration, et quels sont les facteurs qui le favorisent?

Dans les années 1960-70, ce phénomène existait déjà mais restait une pratique d'élites. A partir des années 1980, il a gagné la classe moyenne, tant en Europe qu'en Amérique, du fait des transformations des conditions de vie des seniors. Les Trente Glorieuses et le développement des systèmes de retraite (en Suisse, les trois piliers par exemple) ont amélioré les conditions de vie des retraité·e·s, notamment leurs revenus. Un autre facteur important à prendre en considération est le marché de l'immobilier. En effet, toute une génération de personnes a eu un accès facilité à l'achat de maisons et d'appartements à des prix avantageux, alors que depuis les années 1990 jusqu'à aujourd'hui, les prix de ces achats ont très fortement augmenté. Les retraité·e·s ont donc pu revendre des biens immobiliers qu'ils avaient achetés beaucoup moins chers, se faire une marge et donc partir ailleurs en utilisant ce gain pour améliorer leurs conditions de vie. Ces facteurs ont rendu cette migration plus attractive. Il faut aussi ajouter à cela le développement des moyens de communication et des transports à bas prix, comme EasyJet.

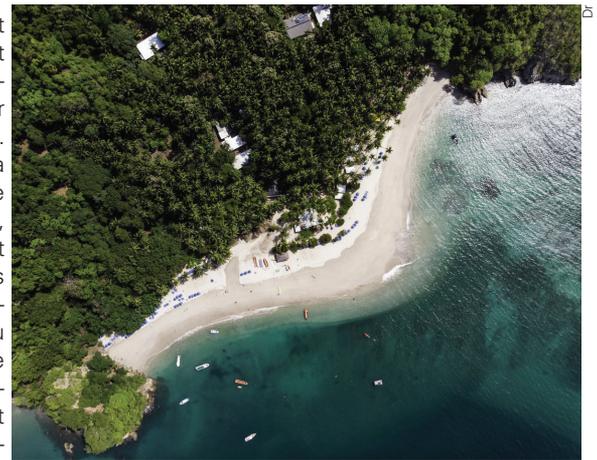
### Qui sont ces retraité·e·s migrant·e·s? Quel est leur profil?

Malgré l'augmentation des moyens financiers des retraité·e·s, pour différentes raisons, une part d'entre elles-eux continue de faire face à la précarité. Ainsi, à un extrême, nous trouvons des personnes qui sont les gagnantes de cette récente histoire économique, qui partent à l'étranger pour le plaisir. A l'autre extrême, il y a

des gens qui partent car ils ne peuvent pas survivre financièrement dans leur pays de départ. Entre deux, il y a toutes sortes de cas; par exemple, des gens qui ont gagné leur vie plus ou moins correctement mais ont eu une fin de carrière difficile, du chômage, qui se sont appauvris et n'arrivent plus à payer leur hypothèque mais qui réussissent quand même à vendre leur maison – ce qui fait qu'en arrivant à l'étranger, ils peuvent améliorer leurs conditions de vie. Il y a aussi des gens qui partent sans avoir eu de biens immobiliers. Ils sont extrêmement démunis et vivent à la limite de la pauvreté: en vivant à l'étranger, ils peuvent améliorer leur quotidien, manger plus de viande, assurer le financement du chauffage, voire même donner un coup de main financier à leurs enfants, ce qui n'aurait pas été possible sinon.

### Qu'est-ce qui les motive à partir?

Cela dépend énormément du profil des migrant·e·s. Cela peut être le souhait d'avoir une nouvelle aventure, d'améliorer leur style de vie. Des gens vont s'installer à long terme, alors que d'autres, souvent les plus aisés, vont naviguer. Ces derniers arrivent à garder un lieu de vie dans le pays de départ ainsi qu'à en acquérir un autre dans le point d'arrivée. Ces individus ont toujours la possibilité de rentrer, ils ont un spectre de choix plus grand. A l'autre extrême de ce continuum, il y a des personnes qui «investissent» dans ce dernier projet. C'est un peu leur dernière solution. Si ça ne marche pas, c'est retour à la maison et à l'assistance sociale.



Cette catégorie va plutôt s'installer à l'étranger à long terme, car elle n'a pas les moyens de garder une maison au point de départ; elle va donc en principe acheter ou louer un espace dans le lieu d'arrivée. Les motivations dépendent aussi des ressources économiques et ont un impact sur le type de migration – et même sur le lieu, au sein du pays. Parfois, elles se croisent avec des motivations politiques. Je l'ai vu au Costa Rica notamment. Au sein du pays, les personnes choisissent leur lieu d'arrivée en partie en fonction de leurs préférences politiques: les démocrates vont s'installer là où habitent d'autres démocrates et les républicain·e·s rejoignent d'autres républicain·e·s. Un autre aspect à soulever, ce sont les rapports post-coloniaux qui influencent les trajectoires. Les retraité·e·s migrant·e·s ont souvent tendance à s'installer dans des pays plus pauvres, souvent liés aux pays de départ par une histoire coloniale, comme dans l'exemple France-Sénégal ou Angleterre-Inde. Les rapports coloniaux marquent les rapports sociaux et économiques sur place, entre les retraité·e·s et la population locale. D'un côté, ces migrant·e·s vont souvent booster l'économie locale. En même temps, la présence

de ces «colonies» de retraité·e·s a aussi des effets néfastes sur l'économie dans le sens qu'il·elle·s ont tendance à augmenter le prix de la vie.

## Quels sont les risques sur place, pour les retraité·e·s mais aussi pour les économies locales?

Il y a d'un côté un phénomène de stimulation économique; il·elle·s viennent avec un pouvoir économique qui va produire de l'emploi. Par exemple, dans la région d'Espagne où j'ai fait la recherche, le taux de chômage était beaucoup plus bas que dans le reste de l'Espagne. Mais dans certains cas, les rapports économiques sur place restent des rapports «d'exploitation». C'est en grande partie parce que la main d'œuvre est moins chère, et que les retraité·e·s ont un plus grand pouvoir économique, qu'il·elle·s se rendent dans ces pays. J'ai travaillé en particulier sur les retraité·e·s qui s'installent à long terme, qui ne sont pas riches. Il·elle·s vont profiter, pas forcément consciemment, des inégalités globales qui leur permettent de bénéficier d'un meilleur pouvoir d'achat. En conséquence, il·elle·s ont tendance à augmenter le prix de l'immobilier, le prix des biens de consommation. De ce fait, les locaux, dont les salaires restent relativement bas, ont plus de peine à accéder aux biens. Dans ces cas-là, cela a plutôt tendance à déstabiliser les économies locales. Les locaux vont aussi être poussés à aller vivre plus loin à cause de l'augmentation du prix de la vie – c'est pour ça qu'on parle de post-colonialisme, car ces espaces deviennent uniquement occupés par ces retraité·e·s migrant·e·s. Il y a aussi le problème de la langue, qui crée souvent une barrière. De plus, particulièrement en Espagne où toutes ces infrastructures sont créées, il n'y a pas besoin de parler espagnol; vous pouvez parler anglais car les gens le parlent parfaitement dans les restaurants, les magasins, etc. Vous pouvez y vivre sans parler la langue.

## Quelles sont leurs conditions de vie sur place?

Cela varie énormément, mais je peux comparer les différences entre l'Espagne et le Costa Rica car elles sont assez fortes, à partir des enquêtes qu'on a faites. En Espagne, la région de bord de mer que nous avons étudiée est extrêmement bien organisée: il y a une infrastructure tout à fait solide, développée, les routes sont en excellent état, les services de santé sont bons, il y a des pharmacies, des médecins. On a étudié principalement les Suisses·ses et les

Anglais·es. Ces dernier·ère·s ont leur propre nourriture importée par des magasins anglais, par exemple. On trouve vraiment une forme de post-colonialisme, économiquement extrêmement structurée, mais ces gens bénéficient également de la qualité des infrastructures espagnoles; les conditions de vie sont assez semblables à ce qu'on retrouve en Angleterre, mais à moindre prix. Du fait des accords internationaux, les gens peuvent avoir accès aux services de santé. Certain·e·s sont satisfait·e·s, d'autres moins, cela dépend des régimes de politique publique du pays de départ. Les Français·es par exemple peuvent avoir accès aux soins dans le nouveau pays tout en gardant leur assurance maladie (sécurité sociale) en France. Quant aux Suisses·ses, ils n'ont plus accès à l'assurance maladie suisse (la LAMal), mais peuvent être couvert·e·s par l'assurance maladie espagnole, et acheter une assurance complémentaire, ce qui reste moins cher que l'assurance maladie en Suisse.

## Quelles différences avez-vous pu constater entre l'Espagne et le Costa Rica?

L'Espagne est le pays en Europe qui accueille le plus de retraité·e·s migrant·e·s et est extrêmement bien organisé. En comparaison, la situation du Costa Rica, où nous avons fait une étude des retraité·e·s migrant·e·s en provenance des Etats-Unis, est absolument différente: beaucoup moins développée du point de vue des infrastructures. Concrètement, cela veut dire que de nombreuses routes ne sont pas goudronnées; pour faire 150km depuis la capitale jusqu'au bord de la mer, cela prend des heures sur des petites routes de montagne. Sur place, les retraité·e·s sont souvent localisé·e·s au bord de la mer, dans les stations balnéaires. On n'y trouve qu'un ou deux cabinets médicaux et une pharmacie, mais il n'y a pas d'hôpitaux. Ce n'est pas du tout le même niveau d'infrastructure. C'est-à-dire que si vous avez une attaque, au bord de la mer au Costa Rica, vous avez moins de chance de vous en sortir qu'en Espagne. Cela semble plus risqué, mais il faut comprendre que les Américain·e·s que nous avons interrogés n'avaient pas forcément un meilleur accès à des services de santé aux USA qu'au Costa Rica. Finalement, le risque n'est pas forcément pire au Costa Rica, mais la qualité de vie y sera généralement meilleure, du moins jusqu'à un certain point. Dans les

deux cas, même en Espagne où l'infrastructure est meilleure, on voit que les retraité·e·s ont tendance à rentrer chez eux au moment où il·elle·s deviennent plus dépendant·e·s, malgré le fait qu'il·elle·s s'imaginent y rester à vie.

## Est-ce que la migration est différente pour les hommes et les femmes? Quelle est l'influence des liens familiaux?

Au niveau des liens familiaux, ce que l'on voit, c'est que les gens partent souvent en couple, c'est plus rare pour les célibataires. Nous avons choisi pour notre enquête de nous intéresser à celles et ceux qui s'installent dans un lieu relativement proche du lieu de départ et qui avaient des liens familiaux importants, essentiellement des grands-parents, pour voir comment ces liens s'organisent de manière transnationale. Nous voyons que cela crée souvent des conflits et des interrogations au sein des familles, en particulier entre les femmes des familles. C'est très fort en Suisse, car les grands-parents – les grands-mères en particulier – ont un fort rôle en Suisse pour permettre aux mères d'exercer leur activité professionnelle; elles gèrent les moments où les mères travaillent et qu'il n'y pas de place en crèche, etc. Donc, au moment où les grands-mères partent, les filles, les belles-filles disent souvent qu'elles sont en difficulté – ce qui crée des conflits autour de la garde des enfants. Ensuite, lorsque la migration a eu lieu, les conflits se régulent souvent, les gens essaient de trouver des solutions, ce qui passe régulièrement par une mobilité géographique importante. Un concept sociologique, les «*flying grandmothers*», a été développé pour décrire ces grands-mères qui passent leur temps dans les avions entre leur lieu de vie et la maison de leurs enfants où elles assurent quand même une forme de garde des petits-enfants. Elles continuent de remplir leur rôle, mais en même temps, le fait de vivre à distance leur permet d'avoir un tout petit peu plus de contrôle sur cette demande. Souvent, cela les soulage de ne pas tout le temps être à disposition. Elles ont l'impression d'avoir une plus grande marge de manœuvre.

## Si de nombreuses personnes âgées partent à cause d'une certaine précarité, comment pourrait-on avancer vers une revalorisation de leur place dans la société?

C'est une vaste question... Déjà, on remarque que le système de protection sociale dans la vieillesse a tendance à reproduire les inégalités sociales – à les reproduire et à les



renforcer. Le risque d'appauvrissement est plus grand en vieillissant et en particulier pour les personnes qui étaient déjà en situation de précarité. Depuis la création de l'AVS en 1947, il y a souvent eu des débats sur la question de l'augmentation de l'AVS afin de s'assurer que tout le monde ait suffisamment pour vivre – ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. Mais pour l'instant, il n'y a pas eu de majorité politique en vue d'une augmentation. L'AVS doit compléter d'autres revenus, ce qui devient problématique pour celles et ceux qui ne possèdent pas ces autres sources: souvent des femmes, souvent des gens qui ont accumulé des désavantages au cours de leur vie (chômage, divorce, maladie) ou alors des personnes qui ont des désavantages du fait des inégalités de genre, d'ethnicité, de citoyenneté, etc. Il y a un certain nombre de personnes en Suisse qui devraient vivre de l'AVS et qui ne peuvent pas le faire, ou dont le budget est tellement serré qu'il·elle·s n'ont plus de vie sociale. Le fait de ne pas participer au marché de l'emploi dans une société salariale a déjà des impacts importants sur la capacité d'être intégré·e dans la société. Donc si en plus vous ne pouvez pas aller boire un café car ça vous coûte trop cher, c'est très embêtant... En tant que sociologues, nous pouvons faire nos analyses, dire qu'*a priori*, si les gens avaient assez pour vivre, il·elle·s n'iraient pas forcément à l'étranger. Ce qu'on peut faire, à part une transformation politique, c'est de mettre en lumière ces thématiques et de toujours donner la parole aux personnes concernées, pour essayer de comprendre la logique de leurs actions. •

Propos recueillis par  
Fanny Cheseaux

Retrouvez l'interview complète  
sur [lauditoire.ch](#)

# Vieilles et pauvres

**INÉGALITÉS • La vieillesse apporte son lot de difficultés – émotionnelles, physiques et sociales – et pour certaines, surtout économiques. En effet, les inégalités de genre se reflètent aussi lors de la vieillesse, où de nombreuses femmes se trouvent en situation de précarité, ce que l'analyse des parcours de vie tente de décortiquer.**

Alors que la vieillesse arime toujours avec retraite, celle-ci peut prendre des formes diverses et multiples, avec des vécus tout aussi différents. En effet, la vieillesse étant construite comme la dernière étape dans la vie des individus, elle est la résultante de ce qu'on dénomme le parcours de vie. La retraite dépend, en ce sens, d'une multitude d'étapes préalables, qui contribuent à des expériences et, plus importantes encore, à des conditions de vie. Dans ce contexte précis, l'on voit émerger des inégalités multiples et différentielles, ne pouvant s'expliquer autrement que par des parcours de vie inégalitaires. Cette perspective d'analyse vise ainsi à comprendre comment les femmes peuvent être plus sujettes à des inégalités d'opportunité, de chances ou encore monétaires, pour n'en citer que quelques-unes.

## Mieux comprendre

L'intérêt pour les parcours de vie dans le champ de la sociologie émerge dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, avec pour but notamment de comprendre les impacts des structures sur les trajectoires personnelles. Ce concept, qui est aujourd'hui beaucoup plus courant dans les diverses études, permet de montrer le rôle central de structures comme les études et le marché du travail dans la construction d'inégalités. Ainsi, dans le cadre de la question du genre, les parcours de vie prennent tout leur sens pour rendre compte de la réalité que certaines femmes vivent lors de leur retraite, très souvent plus précaire que celles de leurs compars masculins.

## Les impacts des structures sur les trajectoires personnelles

Jean-Marie Le Goff, maître d'enseignement et de recherche à l'Unil dans



la faculté des sciences sociales et politiques, s'intéresse tout particulièrement à ces questions, notamment dans le cadre du Centre de recherche sur les parcours de vie et les inégalités (LINES). Il explique l'importance de ces enquêtes «dans lesquelles l'intérêt porte sur le parcours de vie, la mobilité sociale, l'occurrence de stress durant le parcours qui montre que le parcours de vie que l'on a eu, notamment le parcours de vie professionnel, peut jouer non seulement sur l'espérance de vie, mais aussi sur la qualité de vie durant la vieillesse (santé, ressources économiques, etc.)».

## Étapes de vie

Mais alors, comment expliciter ces parcours de vie? Plusieurs étapes fondamentales sont mobilisées de façon récurrente pour reconstituer des trajectoires individuelles. Premièrement, la formation, qui s'étend de la petite enfance à la fin de l'adolescence – voire l'âge adulte pour les plus formé·e·s – agit comme premier élément clé dans le développement d'inégalités. Alors qu'à bien des égards, l'apprentissage à l'école obligatoire se révèle déjà inégal entre les filles et les garçons, Jean-Marie Le Goff rappelle que «dans de nombreux pays européens, y compris en Suisse, les femmes deviennent plus

nombreuses que les hommes à faire des études supérieures. [Or] bien souvent, les femmes choisissent des filières d'études qui conduisent vers des emplois féminins, où il est 'facile' de négocier avec son employeur un emploi à temps partiel. De même, si elles sont plus souvent diplômées que les hommes, elles restent moins nombreuses, en proportion, dans les positions les plus élevées.» Ainsi, un certain paradoxe ressort: un bon accès à la formation ne suffit pas à pallier les inégalités qui surgissent avec l'arrivée sur le marché de l'emploi – notamment pour des questions d'ambitions en termes d'études.

## La formation ne suffit pas pour pallier les inégalités sur le marché du travail

C'est donc l'emploi qui, dans un deuxième temps, contribue grandement aux trajectoires féminines. L'évolution de la structure de l'emploi à travers une forme de précarisation peut expliquer des postes féminins abondamment constitués de temps partiels et des contrats à durée déterminée. Ces emplois, dits plus précaires, occupés par des femmes, s'expliquent notamment

par la formation de familles, ainsi que l'abandon, pour certaines, d'un emploi à temps plein ou encore dans son entièreté. A ce sujet, ce sont notamment des chercheur·euse·s anglo-saxon·ne·s qui expliquent le phénomène de révolution féminine incomplète: il s'agit d'une difficulté, pour les femmes, d'allier travail dans un marché du travail plus égalitaire avec une vie de foyer restée plus traditionnelle. Dans ce sens, les femmes se voient devoir dédier plus de temps à un emploi, alors que leurs tâches ménagères restent encore importantes.

## Continuité des inégalités

Ainsi, comme le précise le maître d'enseignement: «Les femmes [travaillant] à temps partiel cotisent peu, voire pas du tout s'il s'agit d'un temps partiel court, dans une caisse de pension (deuxième pilier), avec pour conséquence qu'elles toucheront de petites retraites, en comparaison avec les hommes travaillant à plein temps, sans discontinuité professionnelle.»

## Plus de pauvreté chez les femmes retraitées que chez les hommes

Si l'on ajoute ces conditions d'emploi aux inégalités de salaire déjà préexistantes, le niveau de vie des femmes une fois arrivées à la retraite apparaît alors souvent comme insuffisant. Une plus grande prévalence de pauvreté chez les femmes retraitées que chez les hommes peut alors se comprendre par des parcours de vie divergents et défavorisés. De manière générale, alors, la vieillesse – et donc la retraite – apparaissent comme la continuité, ou encore la suite logique, de désavantages féminins accumulés tout au long du parcours de vie. •

# Autant en emporte le temps

**VITESSE • A huit ans, on se languit après la fin d'un cours qui s'éternise ou de vacances aux airs lointains. Devenu-e adulte, quand le dimanche soir arrive, la même rengaine hebdomadaire se répète: mais où est donc passé mon week-end ?**

Avez-vous déjà eu le sentiment d'avoir passé une journée à rallonge tandis que d'autres jours semblent être une semaine entière condensée en vingt-quatre heures? Si la perception du temps peut différer d'un jour à l'autre, elle évolue aussi au cours de la vie.

## Raviver les souvenirs

Les facultés d'encodage mnésiques seraient particulièrement performantes entre 10 et 30 ans, permettant à l'individu d'enrichir ses souvenirs d'une multitude de détails. Que cette période soit aussi celle des premières fois n'est pas un hasard: amours, voyages, etc. sont de nouvelles expériences susceptibles d'être davantage retenues. Sensible aux expériences inédites, le cerveau

traite l'information qui en découle plus longuement que celle liée aux activités routinières, créant des souvenirs étoffés, dont la durée paraît plus longue qu'elle ne l'est en réalité. Pour un même événement, un enfant traitera donc davantage de stimuli qu'un adulte et ce, plus rapidement, dilatant ainsi sa perception du temps.

## La réactivité du métabolisme serait en cause

Mais ce n'est pas la seule piste qui permette d'expliquer ces impressions divergentes: la réactivité du métabolisme serait en cause. Plus rapide chez les enfants, celui-ci tend à ralentir avec l'âge, donnant

l'illusion que le temps accélère sans cesse.

## Une même durée est perçue différemment à cinq ou cinquante ans

De plus, si les réseaux de neurones se complexifient au fil de la vie, ils se détériorent aussi, rendant le trajet des signaux neuronaux plus long et difficile. Les informations auxquelles nous accédons sont moindres et plus lentement traitées; le monde paraît alors toujours plus familier et à nouveau, le temps passe en un clin d'œil. Enfin, repenser l'avancée en âge selon un modèle logarithmique

permet de saisir qu'une année est la moitié de la vie d'un nourrisson de deux ans, quand ce même laps de temps ne représente qu'un cinquantième de la vie d'un quinquagénaire. On comprend ainsi qu'une même durée ne représente pas la même chose à cinq, dix ou septante ans. Mais pas si vite! La neurogenèse – formation de nouveaux neurones à partir de cellules souches neurales – est une capacité active tout au long de la vie. Travailler cette plasticité cognitive par l'activité physique ou l'apprentissage stimule les neurones nouvellement formés, nous permettant d'étoffer le temps de douces réminiscences, avant qu'il ne nous file entre les doigts. •

Marine Almagbaly

# Nos anciens, parfois maltraités?

**CARE • Depuis la nuit des temps se pose la question de savoir qui va prendre soin de nos aîné-e-s, de nos grands-parents quand ils-elles en auront besoin. Souvent l'EMS est la réponse la plus accessible pour les familles, mais à quelles conditions?**

Sur le Vieux continent, la population vieillissante ne cesse de s'accroître. Selon les chiffres de 2019, l'âge médian de tous les humains vivant dans l'Union européenne est de 45.8 ans. Ceci s'explique par un taux de natalité assez bas (environ 2.1 enfants par femme) et par l'allongement de l'espérance de vie. Dans les pays asiatiques comme le Japon, les personnes âgées sont soignées par la famille, qui souvent vit sous le même toit; de même que sur le continent africain, où ce sont plutôt les proches qui s'occupent des plus âgé-e-s.

## Un autre type d'hospitalité

Dans l'UE, l'urbanisation croissante et l'affaiblissement des solidarités familiales a conduit au problème commun de la prise en charge des dépendant-e-s. En Suisse, près de 90'000 personnes ont été placées en établissements médico-sociaux (EMS) pour l'année 2019. Une

maladie, un accident ou encore une incapacité à rester à la maison seul-e peuvent conduire à leur arrivée dans ces types d'institutions. Cependant, ce type de mesure d'accueil coûte relativement cher pour les familles, de 4'000 jusqu'à 12'000 francs par mois.

## Entre 300'000 et 500'000 aîné-e-s seraient victimes de maltraitance

Un rapport récent du Conseil fédéral montre que la maltraitance envers les aîné-e-s toucherait annuellement entre 300'000 et 500'000 personnes en Suisse. Quelles sont les réalités de ce phénomène? Dr. Delphine Roulet-Schwab, professeure à l'HES-SO de la Source et présidente de Gériatologie CH explique qu'il s'agit d'un problème médiatisé dans la sphère publique,



Silver Eco, portail national

mais que «cela a lieu aussi dans le cadre de la famille ou de l'entourage du senior». Dans tous les cas, cela est une réalité dont on ne parle pas assez. Il existe de nombreux facteurs conduisant à ce fait; la professeure cite notamment «l'épuisement, ou le manque de connaissances sur le vieillissement». Le manque de personnel ou de temps dans les établissements conduit «à des pratiques déshumanisantes et qui peuvent porter atteinte à la personne». Dans la période actuelle de pandémie, il est possible de voir les limites des milieux médicaux et hospitaliers. En effet, avec la

préoccupation autour du virus, «le contact humain avec la personne âgée est parfois laissé de côté, on est comme pris dans la routine du travail», explique la professeure. L'âgisme est hélas également bien présent dans nos sociétés contemporaines. Depuis 2019, il existe une permanence nationale nommée «Vieillesse sans violence» qui offre des conseils et un temps d'écoute. Par ailleurs, l'association de prévention Alter Ego, destiné aux professionnel-le-s de la santé, propose diverses formations continues et des informations utiles sur la promotion de la bientraitance envers les seniors. Ce qui est essentiel de garder à l'esprit, c'est qu'il faut que «l'humain soit au cœur de la relation; il ne s'agit pas de s'occuper d'une personne uniquement mais aussi de transporter avec elle tout son vécu, son histoire», conclut Dr. Roulet-Schwab. •

Jessica Vicente

# Le boom des centenaires

**LONGÉVITÉ • Fantôme avant tout mythique et ancestral, le désir de longévité n'a pas attendu l'apparition des centenaires au XX<sup>e</sup> siècle pour passionner les foules. Jamais la Suisse – et le reste du monde – n'en a dénombré autant. Des nouveaux défis auxquels la médecine est confrontée, et qui génèrent des débats éthiques parfois virulents.**

À en croire les données de l'Office fédéral de la statistique, le nombre de centenaires est en pleine expansion depuis ces soixante dernières années. En effet, si la Suisse ne comptait que deux centenaires à son actif en 1900 et 23 en 1960, le chiffre s'élève à 1646 en 2019; ce qui équivaut à 18 centenaires pour 1000 habitants. Une augmentation de plus de 800% en un peu plus d'un demi-siècle... de quoi interpeller de plus en plus de gérontologues.

## Un fantôme mythique et ancestral

Si ce domaine de recherche n'en est qu'à ses balbutiements, tant l'existence des centenaires est récente et le recul sur leurs observations actuelles peu important, le fantôme de la longévité, sinon de l'immortalité, lui, ne date pas du siècle dernier. Avant d'être une réalité socio-historique, le fantôme de la longévité relève avant tout du mythe, comme celui de la fontaine de Jouvence, à qui l'on prête des vertus de régénération hors du commun; ou celui de la pierre philosophale, que certains alchimistes soupçonnaient de prolonger la vie humaine au-delà de ses bornes naturelles. Cette quête de la longévité n'a donc pas attendu l'avènement de nos sociétés néo-libérales pour émerger.

## Le fantôme de la longévité, sinon de l'immortalité, ne date pas du siècle dernier

Christian Lalive d'Épinay, professeur honoraire en sociologie de l'Université de Genève, souligne toutefois qu'une spécificité de notre époque réside dans la survalorisation de la vie pour elle-même: «Depuis les années 1960, l'on observe une perte de référence religieuse, qui s'accompagne par une perte de la croyance dans le paradis et l'enfer. Rester en vie devient un objectif en lui-même, peu importe dans quel état.»

## Un profil «type» de centenaires?

D'après les données de l'Office fédéral de la statistique, il s'agit



Michèle Hentzen

d'une très grande majorité de femmes qui passent ce cap symbolique, dont plus de 80% sont veuves, du moins pour ce qui est du cas helvétique. Les pays du bassin méditerranéen, eux, dénombrent le plus de centenaires, avec en tête la Grèce, et ses 87 centenaires pour 1000 habitants, et l'Espagne, qui en abrite 40 pour 1000 habitants. Il semblerait en effet que le régime alimentaire méditerranéen soit particulièrement propice à la longévité. Néanmoins, le professeur Christian Lalive d'Épinay appelle à ne pas prendre ces statistiques pour parole d'évangile: «Il faut se méfier des réponses qui paraissent cohérentes. La vérification de la qualité des statistiques devrait être systématique, or, dans les faits, elle ne l'est pas. D'autant plus que notre champ de recherche est récent, puisque passer le cap des cent ans ne date que du début du XX<sup>e</sup> siècle: par conséquent, il est difficile d'avoir

beaucoup de recul sur notre domaine de recherche.»

## Est-ce souhaitable?

Pour le professeur Lalive d'Épinay, «tout ce qu'on peut souhaiter aux centenaires, c'est de ne pas le devenir». Le gérontologue précise en effet que d'après ses recherches, «rares sont les centenaires à bénéficier d'une santé éclatante. Il serait intéressant de se demander dans quelle mesure ils survivent grâce aux interventions et traitements médicaux. En moyenne, un-e octogénaire doit prendre sept à huit médicaments quotidiennement; s'il-elle vit en institution, le nombre peut s'élever à une dizaine.» De plus, l'augmentation du nombre d'années de vie s'accompagne souvent de pathologies chroniques, comme l'insuffisance cardiaque et/ou rénale, le diabète, et l'hypertension artérielle, comme le souligne *In Vivo Magazine*. De nouveaux défis s'offrent ainsi aux médecins, qui, ayant traditionnellement

été formé-e-s dans une seule spécialité, doivent désormais faire face à des patient-e-s cumulant les pathologies. Toutefois, une récente étude danoise semble être porteuse d'un message optimiste, puisqu'elle montre que, pour citer les dires du professeur Christophe Büla rapportés dans *In Vivo Magazine*, «non seulement les centenaires sont en meilleure forme physique et cognitive, mais près de la moitié sont indépendant-e-s au quotidien. Cela bouscule notre idée toute faite de l'individu très âgé en totale perte d'autonomie.»

## L'éthique au cœur du débat

Pour un certain nombre de spécialistes, dont notre professeur, «passer le cap des cent ans est souvent synonyme d'acharnement thérapeutique».

## Près de la moitié des centenaires est indépendante au quotidien

Cette question divise en effet les professionnel-le-s de santé, entre ceux-celles qui souhaitent prolonger à tout prix la durée de vie d'un-e patient-e, et d'autres qui considèrent que, passé un certain âge, de lourds traitements ne sont plus à envisager. Pour le professeur Lalive d'Épinay, «de la même manière que l'on est en mesure de contrôler les naissances grâce à la contraception, la décision de prolonger ou non sa vie devrait revenir au patient-e concerné-e». Toujours est-il que d'après les constatations du professeur Büla, recueillies par le magazine *In Vivo*, «une des caractéristiques des aîné-e-s est qu'ils-elles ont des états de santé et des préférences très hétérogènes. Des gens du même âge, souffrant des mêmes pathologies, ont des souhaits différents. Certain-e-s veulent continuer à vivre coûte que coûte, d'autres en ont assez.» Une thématique qui n'a donc pas fini d'alimenter les débats médicaux, éthiques et sociétaux. •

Pauline Pichard

# Vers la *bienvieillesse*

**AGISME • Selon une étude de la HETS-FR, près de 50% des plus de 65 ans estiment que la Covid-19 a affecté le regard du public de manière négative à leur égard. Isolé-e-s, infantilisé-e-s ou encore absent-e-s de la sphère médiatique, les seniors subissent plus que jamais l'âgisme.**

Publié en 1970, *La vieillesse* de Simone de Beauvoir est un essai peu connu car sa visée dérange: elle extrait le grand âge du silence dans lequel il est borné par une société de consommation. Dans un système où tout-e citoyen-ne se doit d'être rentable, échapper à une logique de croissance – ou pire, s'inscrire dans un mouvement d'atrophie – de par son âge signifie l'invisibilité. Ségréguer les personnes sur la base de l'âge: voilà le propre de l'âgisme.

## Se tendre la main

«L'individu âgé se sent vieux à travers les autres», écrivait Simone de Beauvoir. Ce regard social qui rend vieux et vieille devient de l'âgisme – concept défini pour la première fois en 1969 par le gérontologue Robert

Butler – dès lors qu'il discrimine en fonction de l'âge.

## «L'individu âgé se sent vieux à travers les autres»

Considéré-e-s par les stéréotypes négatifs comme un groupe social homogène régi par la maladie, l'infirmité ou encore la sénilité, les aîné-e-s sont particulièrement à même de subir des attitudes de rejet, aussi bien dans les sphères individuelles qu'au sein d'institutions collectives. On sait par exemple que les personnes de 45 à 50 ans rencontrent de plus grandes difficultés que les autres à retrouver du travail après une période de chômage; les

restructurations d'entreprises visant souvent les 50 ans et plus. De manière générale, les compétences des seniors peuvent être dépréciées, notamment sur le plan des nouvelles technologies. Quant aux programmes de formation, seules les universités du troisième âge leur sont entièrement dédiées. Au niveau de la santé, ce sont leurs douleurs et souffrances qui tendent à être minimisées car considérées comme découlant inévitablement de l'avancée en âge. Sans qu'un numéro ne signifie le basculement dans ce troisième âge dit uniforme, on saisit le manque de représentations des personnes dans l'hétérogénéité du vieillissement. Or, ne devrait-on pas écouter plus activement les besoins des seniors, incluant ceux-celles qui le veulent

dans le monde du travail, du sport, de la politique ou des loisirs?

## Vers une société qui tend la main aux seniors au lieu de les exclure

Et si, au lieu de radoter inlassablement les mêmes poncifs discriminants, nous construisions sans tomber dans le culte d'une performance d'un vieillissement à réussir à tout prix, une vision bienveillante du grand âge? Construire une société qui tende la main aux seniors au lieu de les exclure, voilà le défi intergénérationnel de demain. •

Marine Almagbaly

# Le cinéma se fait des cheveux blancs

**CINÉMA • Souvent assimilée au déclin du corps et à la mort, la vieillesse semble avoir eu la vie dure dans le 7<sup>e</sup> art hollywoodien. Le personnage de Carl du film *Up* (*Là-haut* en français, réalisé par Bob Peterson et Pete Docter en 2009) semble s'inscrire dans une nouvelle tendance des années 2000 visant à présenter des personnages âgés davantage caractérisés.**

Historiquement, les productions américaines n'ont pas jugé opportun de se pencher sur le troisième âge contrairement à d'autres. Le cinéma américain a quant à lui su surfer sur le «*star-system*», valorisant la jeunesse, la beauté et la vivacité des acteur-trice-s. Les seniors n'étaient pas pour autant inexistant à l'écran avant les années 2000, mais demeuraient, comme le soulève Andrew Blakie dans son ouvrage *Ageing and Popular Culture*, le plus souvent au second plan avec des personnages cloîtrés dans un seul stéréotype; le vieil homme sage, le mourant, le papi rigolo, etc.

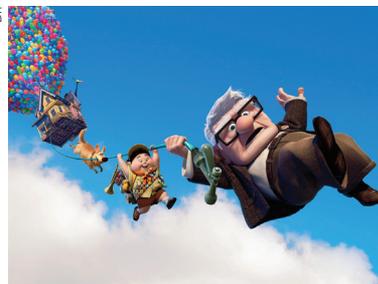
## Les protagonistes seniors se multiplient

Comme a pu le souligner Charles-Antoine Courcoux (co-directeur de publication de l'ouvrage *L'Âge des stars* en 2017): «Toutes les stars du

baby-boom entrent à ce moment-là dans le troisième âge. Leurs films sont progressivement axés sur le vieillissement.[...] Le tournant des années 2000-2010 est vraiment marqué par la sortie de toute une série de films qui va thématiquer la question du vieillissement.» Les protagonistes seniors se multipliant, les rôles se complexifient, ce qui permet leur présence dans différents genres. C'est notamment le cas de *Up*, un film d'animation centré sur la figure de Carl, un vieil homme veuf qui décide de tenir une promesse qu'il a faite à sa femme: habiter aux Chutes du Paradis. Il se retrouve malgré lui accompagné de Russell, un petit explorateur en mal d'attention et de Doug, un chien pouvant parler. Tout d'abord réticent à l'idée de ne pas être seul dans son projet, Carl semble changer de perspective à ce sujet.

## Un personnage en évolution

Il est intéressant de relever le caractère évolutif du personnage. Bien



souvent, le vieillard est présenté comme incapable de modifier son comportement. Dans les dix premières minutes, Carl est présenté comme un mari comblé. Bien qu'il n'ait pas été en mesure de concevoir, son couple ne se démonte pas. Il reste souriant, plein d'enthousiasme et en bonne forme physique. Malgré les soucis quotidiens, il semble tout de même profiter au jour le jour de son cocon conjugal qui le préserve de sa condition de vieil homme. Carl apparaît par la suite sous un autre visage: celui d'un homme solitaire, grincheux et prisonnier de ses

souvenirs. Pour tromper sa solitude, il s'adresse à la plupart de ses affaires comme si la maison toute entière renfermait l'âme de sa défunte femme. Socialement inadapté et mis sous pression par les promoteurs immobiliers, il devient aigri. Ses réactions, comme ses commentaires sur les objets technologiques, sont perçues comiquement par les spectateur-trice-s, car le personnage semble totalement déphasé par rapport à la société dans laquelle il évolue. Cependant cet élément, comique par son décalage, soulève la problématique sérieuse et actuelle de la mort sociale chez les personnes âgées. Finalement, Carl se voit à nouveau changer de visage lorsqu'il prend conscience de l'amour que Russell et Doug lui donnent. Il redevient donc cet homme souriant, attentionné et surtout vivant l'instant présent. •

Iñaki Dunner

# L'uppercut des seniors

**AVS • La population mondiale augmente. La raison n'est cependant pas une forte natalité mais la diminution du taux de mortalité qui engendre des obstacles économiques. Les caisses de prévoyance sont aujourd'hui plus que jamais sous pression.**

Après la Seconde Guerre mondiale, certains pays ont connu un «baby-boom»: une importante hausse de la natalité entre 1945 et 1965 à laquelle la Suisse n'a pas échappé. Selon l'Office fédéral de la statistique, les avancées scientifiques permettent d'allonger l'espérance de vie des habitant-e-s



suisses. La longévité des hommes est passée de 61,3 ans en 1940 à 81,9 ans en 2019 et celle des femmes de 65,6 ans à 85,6 ans. Le pays se retrouve alors avec une hausse de la population des seniors. Aujourd'hui, les «baby-boomers» atteignent l'âge de la retraite et le taux de natalité baisse. Le pays helvétique est donc dans une impasse. Environ 18% de la population est âgée de plus de 64 ans et touche actuellement l'AVS; sans compter les personnes qui prennent une retraite anticipée et qui seraient de l'ordre de 6 sur 10 retraité-e-s d'après un rapport de la *NZZ am Sonntag*.

## Equilibre financier sous tension

De nos jours, trois travailleur-euse-s cotisent pour un-e seul-e rentier-ère,

ce qui est déjà insuffisant pour le bon fonctionnement des rentes. En effet, en 2019, des pertes d'un milliard de franc sont été enregistrées auprès des caisses de prévoyance. Selon Caritas, l'immigration a joué un rôle très important puisque les étranger-ère-s représentent 26% des recettes de l'AVS. Sans cette ouverture des frontières, le premier déficit serait apparu en 2001 déjà; heureusement que le Conseil fédéral a réussi à mettre sur pied une stratégie sur laquelle tous les partis politiques étaient d'accord. Le message du CF relatif à la réforme AVS 21 revoit notamment quelques points très importants qui permettraient un équilibre jusqu'en 2030 des caisses de compensation: une harmonisation de l'âge légal de la retraite à 65 ans, la flexibilisation du départ

après l'âge de référence, certains avantages pour ceux-celles travaillant au-delà ainsi que l'augmentation de la TVA de 0.7% en 2022.

## Trois cotisent pour un-e seul-e rentier-ère

En ce sens, ces mesures permettraient de respirer un coup, mais pendant dix ans uniquement. Néanmoins, en prenant en compte l'espérance de vie, devons-nous un jour, travailler jusqu'à nos 80 ans pour combler le déficit? •

Liliana Kolmakova

# The Intern: perdu sur la toile

**TECHNOLOGIES • The Intern est une comédie dans laquelle un duo surprenant incarne le clash des générations, principalement dû à l'importante évolution technologique du XXI<sup>e</sup> siècle ainsi qu'aux changements culturels du monde social et professionnel.**

Le film, sorti en 2015, nommé *The Intern* retrace la vie d'un retraité qui, afin de se maintenir occupé, décide de s'inscrire à un stage dans une compagnie de vente de prêt-à-porter en ligne. Le film s'inscrit dans une suite de comédies, parodies, voire de drames exposant les difficultés d'adaptation des aîné-e-s en les opposant aux générations plus jeunes (comme *Gran Torino* ou *Le Choc des générations*). Dans ces films, malgré les obstacles, les personnes âgées réussissent presque toujours à s'adapter à leur environnement en constante évolution.

## Technologie à la vitesse lumière

Dès les cinq premières minutes, *The Intern* donne le ton en mettant en avant les difficultés que peuvent connaître les personnes âgées en ce qui concerne la technologie. Cette thématique est présente tout au long du film. Cependant, elle est loin de marquer l'unique différence entre les générations des *millennials* et des

seniors. Qu'il s'agisse de goût vestimentaire, de rigueur professionnelle ou même d'expressions de langage, les disparités se font nombreuses. Cependant, certaines sont plus handicapantes que d'autres, particulièrement dans le monde du travail.

## Robert De Niro incarne le gentleman classique de la vieille école

Le rôle de Robert De Niro, Ben, dépeint le gentleman classique de la vieille école qui n'est plus trop au goût du jour. Car, malgré son assiduité et sa bonne volonté, il lui faut d'abord maîtriser son ordinateur avant de pouvoir effectuer son travail de manière efficace. Si Ben n'est pas du tout à l'aise avec les avancées technologiques, le film nous montre qu'avec un peu d'aide et de patience, cet obstacle



*The Intern*, un film de Nany Meyer

devient surmontable. En mettant en avant les différences culturelles et technologiques entre les générations, *The Intern* cherche donc à sensibiliser son public jeune et à l'encourager à ne pas considérer les connaissances technologiques comme acquises.

## Des stéréotypes à fond de vérité

Le deuxième rôle principal, Jules Ostin, interprété par Anne Hathaway, dépeint une femme indépendante qui, par peur que l'on s'attribue son succès, se laisse dépasser par celui-ci. Bien que le film

présente des personnages attachants, on peut l'accuser de ne pas se détacher des stéréotypes desquels ils sont nés. Les stéréotypes d'une jeunesse sur-connectée ou de retraité-e-s à la sagesse de moine sont bien présents. Cependant, ceux-ci contribuent à l'intrigue et à l'évolution des protagonistes. Jules Ostin possède, elle-même, des *a priori* sur les personnes âgées mais elle parvient à les dépasser quand elle apprend à connaître Ben. *The Intern* dénonce donc des clichés, qui, loin d'être dépeints comme des vérités fixes, sont des concepts en constante évolution. Il reste au public de déterminer s'il est en accord avec ces représentations. Indépendamment de cette opinion, le public appréciera certainement la fraîcheur et la légèreté d'une comédie qui, sans trop d'effort, arrive à recréer un univers fictif où des problèmes bien réels sont interrogés afin d'engager une conversation sur des enjeux qui ne peuvent – et ne doivent – pas être ignorés. •

Furaha Mujynya

# Sphère politique: un clash générationnel?

**POLITIQUE • Dans la sphère des opinions et des actions politiques, «jeunes» et «vieux» sont parfois mis en opposition. Les jeunes seraient des «bobos de gauche», «qui ne votent jamais» et les plus âgé-e-s constitueraient une génération aux tendances conservatrices. Mais est-ce un reflet réel de la société? Les divergences sont-elles si importantes entre générations?**

Dans l'imaginaire collectif, il y a un clash générationnel. Les jeunes seraient perçu-e-s comme désinvoltes face à la politique conventionnelle, en «oubliant» l'existence des votations et se plaignant des décisions prises à leur place. Pendant ce temps, les plus âgé-e-s façonneraient le monde de demain sans prendre en considération ses évolutions. Mais cette représentation des deux générations est bien faussée et réductrice. Certes, un bilan de la Fédération Suisse des Parlements des Jeunes sur la participation aux votations montre que les jeunes entre 18 et 25 ans sont bien moins nombreux à voter que les 56-74 ans, la génération d'après-guerre. Or, la raison principale est due au fait que la jeunesse ne vote en général que pour les sujets qui la concernent. A ce propos, Lionel Marquis, professeur à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Unil, soulève: «C'est l'intérêt matériel en jeu qui fait voter. Plus nous avançons dans la vie, plus nous avons de choses à perdre. Inconsciemment, on se retrouve à penser de manière différente que lors des premières années adultes.»

D'après l'Office fédéral de la statistique, les jeunes restent aujourd'hui jusqu'à 25 ans, en moyenne, chez leurs parents contre 20 ans en 1970. Ce qui expliquerait également leur désintérêt pour des thèmes tels que l'AVS, à l'inverse des personnes plus âgées. En effet, pour les jeunes étudiant-e-s par exemple, qui n'ont pas encore commencé à vivre de manière individuelle, il peut être difficile de se projeter dans cinquante ans et se soucier des rentes de retraites.

## Une visibilité alternative

Malgré la grande différence de participation dans les votations, les jeunes se donnent la parole différemment. Selon le professeur Marquis, ces dernier-ère-s ont beaucoup participé à la vie politique du pays de manière non-conventionnelle. Marches pour le climat, manifestations contre les violences policières ou encore grèves féministes, les



jeunes s'investissent et se montrent de manière «colorée, bruyante» comme l'explique le politiste. Fortement médiatisés, ces événements peuvent parfois donner l'impression de regrouper la majorité de la jeunesse.

## Les jeunes s'investissent de manière «colorée et bruyante»

Lionel Marquis affirme cependant: «Ces jeunes ne sont finalement qu'une petite partie de la population des moins de 30 ans à s'être mobilisé-e-s. Beaucoup d'entre eux ne sont pas descendus dans la rue.» La grève du climat a notamment mobilisé 66'000 personnes sur l'ensemble du territoire, mais les manifestant-e-s n'étaient pas tous-toutes des jeunes dans leur vingtaine. En effet, les marches sont

beaucoup moins générationnelles qu'elles ne le paraissent. Des personnes de tous âges se rassemblent pour une seule et même cause. Yan Le Lann, sociologue français, affirme par ailleurs que les différences sont finalement plus sociales que générationnelles. En effet, c'est le positionnement politique des personnes plus âgées qui définira leur mobilisation à des manifestations et non pas l'âge. Les *baby-boomers*, par exemple, sont né-e-s au début de la mondialisation et de la surconsommation. Il-elle-s n'ont pas connu de récessions et le marché du travail était plutôt clément; tout leur semble alors présenté sur un plateau d'argent. Cette jeunesse ne s'est cependant pas reposée sur ses lauriers. En effet, en mai 68, il-elle-s ont manifesté, se sont fait entendre et ont fait bouger les choses. Cinquante ans plus tard, certain-e-s participent encore aux cortèges et veulent du changement pour eux-mêmes ainsi

que pour leurs enfants.

## Une divisibilité inexistante

Mais alors pourquoi tant de gens parlent de clash des générations? Comme mentionné précédemment, les manifestations sont fortement médiatisées et les jeunes sont représentés comme en étant le cœur. Mais les décisions politiques font également beaucoup parler d'elles. Le Conseil national, élu en octobre 2019, est composé des plus jeunes député-e-s de l'histoire, mais la moyenne d'âge reste de cinquante ans. En effet, la plupart des politicien-ne-s sont des personnes plus âgées. Les représentant-e-s politiques sont majoritairement des quinquagénaires.

## Représentant-e-s politiques: une majorité de quinquagénaires

Il n'y a pas beaucoup de jeunes dans l'amphithéâtre national, ce qui pourrait pousser à croire que la politique conventionnelle est faite uniquement par des personnes plus âgées, pour des personnes plus âgées. Mais les propos médiatisés de certain-e-s de ces représentant-e-s peuvent également consolider cette division faussée. Lors du *sitting* devant le Palais fédéral à Berne en septembre dernier, certain-e-s député-e-s ont notamment perdu leur sang-froid renforçant ce clash générationnel dans l'esprit collectif. Toutefois, comme les jeunes participant-e-s aux manifestations, les politicien-ne-s s'opposant à ce genre de mouvements ne représentent qu'une petite partie de la population des plus de 50 ans. Les quinquagénaires ainsi que les plus âgé-e-s, ont tou-te-s leurs idées politiques, mais celles-ci ne sont pas définies par l'âge. Les personnes ne se regroupent donc pas autour d'une génération, mais plutôt autour d'un changement. •

# Je suis qui je suis

**ANTICONFORMISME • Se questionner sur le bien-fondé de certaines routines permet de mettre en exergue leur aspect aliénant et ainsi prendre du recul. Certain-e-s osent se détacher du regard des autres et du mode de vie considéré comme normal afin de suivre leur propre voie et atteindre un autre type de bonheur que celui prescrit par la société.**

L'automne supplantant la saison estivale, les souvenirs de vacances flétrissent; l'heure de la rentrée, ainsi que celle de la reprise, ont sonné. Les préoccupations considérées sérieuses reprennent, mais des songes virevoltent tels des feuilles mortes dans la conscience. Pourquoi s'infliger de telles obligations? Beaucoup sont enfermés-e-s dans une routine alliant métro, boulot et dodo, mais rares sont celles et ceux qui se questionnent sur son bien-fondé. En quoi consacrer sa vie entière à son travail est utile? D'un point de vue collectif, à part satisfaire le besoin accru de consommation qu'exige le modèle capitaliste, le travail rémunéré de tout un chacun n'est pas réellement nécessaire au bon fonctionnement de la société. Selon l'anthropologue David Graeber, le nombre de *Bullshit jobs* ne cesse de croître et le sentiment d'inutilité l'accompagne inévitablement. Dans ce contexte, la perspective individuelle ne s'en sort guère mieux, car la pression qu'exerce le modèle dominant empêche souvent une prise de conscience. Le manque de recul sert ainsi le système néolibéral aux dépens des individus. Cette aliénation s'explique aisément à travers le processus de socialisation qui forge l'être humain. Dès son plus jeune âge, il-elle est éduqué-e en vue de respecter les normes en vigueur dans la société. D'un côté, le respect d'un certain ordre est assuré, mais d'un autre, le conformisme induit empêche souvent l'action.

## L'action contre la peur

Toutefois, afin de jouir d'une vie authentique, il faut se risquer à agir en vue de réaliser tout son potentiel. Selon le philosophe Charles Pépin, le célèbre «deviens ce que tu es» de Nietzsche nous encourage: «Ose devenir toi-même, assume ta singularité au cœur de cette société qui, par définition, valorise les règles. Il n'est pas surprenant que tu aies peur: la société, pour fonctionner, exige une soumission aux normes.» La peur de la transgression explique en grande partie pourquoi la majorité s'enlise dans des habitudes confortables, qui, souvent, ne mènent pas au bonheur. Être en marge effraie, car le risque



Le grimpeur Alex Honnold en parfaite harmonie avec sa pratique et son environnement

d'échec est exacerbé et l'énergie à déployer en vue d'une justification d'un tel mode de vie est élevé. Pour Charles Pépin, «l'échec n'est certes pas agréable, mais il ouvre une fenêtre sur le réel, nous permet de déployer nos capacités ou de nous rapprocher de notre quête intime, de notre désir profond.»

## Un échec construit des bases solides pour l'avenir

Le rapport à l'échec infuse la société, mais il valorise seulement la performance et la productivité. Les politiques structurelles néolibérales l'appréhendent négativement en l'évitant alors que le philosophe, lui, nage à contre-courant, puisqu'il conçoit l'échec comme constructif, nécessaire et surtout fondateur. En effet, «il faut avoir déjà échoué pour savoir qu'on s'en relève: alors autant commencer tôt». Ainsi, il demeure préférable de suivre ses propres envies et passions, quitte à échouer et se réorienter plus tard; rien n'est jamais perdu. Par surcroît, si les échecs rencontrés ne sont pas exploités, ils sont davantage tranchants, car ils exacerbent les remords. Ainsi, un échec construit des bases solides pour l'avenir, le remords en revanche ne fait que ressasser les décisions greffées à jamais dans un passé morne et échu. Il en va de chacun-e de choisir sa préférence.

## De la simplicité au cœur de la nature

Face à ce dilemme de vie, la figure du grimpeur est éclairante, car la pratique de l'escalade permet une réelle application du principe socratique «connais-toi toi-même». L'attention est totalement dirigée vers cette philosophie de vie et requiert un recul important face aux valeurs dominantes afin de les dépasser et de contrôler son parcours. Le grimpeur Tommy Caldwell résume les fondements de la discipline à une vie de «plein air et de rejet du matérialisme sournois qui domine notre société [...] Je ressentais depuis quelques temps la pression d'une société qui nous incite à aller à l'université, à trouver un bon emploi, à gagner de l'argent. Il me semblait qu'il s'agissait d'un leurre, d'une perspective dénuée de sens. Aucune montagne ne me faisait aussi peur que la pensée de devoir me conformer à de telles normes et de renoncer à la vie d'aventures à laquelle j'aspirais.»

## Embrasser une cause plus importante que ses besoins matériels et atteindre la liberté

Ainsi, ce retour aux valeurs plus essentielles permettrait d'être en accord avec l'environnement mais aussi avec ses motivations profondes et son corps. L'harmonie est parfaite entre l'effort physique et le respect de la nature. L'équilibre alors atteint permet d'oublier

les préoccupations égoïstes afin de se fondre dans le paysage pour embrasser une cause beaucoup plus importante que ses besoins matériels et ainsi toucher du bout des doigts la liberté.

## Loi du regard des autres

Néanmoins, l'être humain étant un animal social, le regard des autres importe beaucoup – trop pour certain-e-s. Ainsi, si l'on souhaite s'émanciper des routines aliénantes, la reconnaissance de soi doit venir de soi-même et non des autres. Le respect du principe d'ipséité permettrait de s'affranchir des pressions externes en exaltant «ce qui fait qu'un être humain est lui-même et non pas autre chose».

## La reconnaissance de soi doit venir de soi-même et non des autres

En outre, il s'agit d'affirmer et d'aimer sa singularité, peu importe le contexte, les personnes ou encore la situation. Par exemple, pour un artiste musical, constamment soumis à la critique et aux regards des autres, l'ipséité se dresse comme une arme efficace. Damsa, rappeur belge au succès fulgurant, lui consacre une place conséquente dans la globalité de son œuvre. Dans son dernier album sorti récemment, intitulé QALF (Qui Aime Like Follow), il sublime cette conception tout au long du projet. Il l'élève au rang d'une véritable philosophie: une ode à l'indépendance. Dans une interview, il explique que: «QALF, c'est une philosophie, fais ce qui te plaît jusqu'à ce que ça plaise aux autres, fais-toi plaisir, émancipe-toi de tout ce qu'on peut te dire, toi t'aimes, c'est l'essentiel, peut-être qu'à un moment les gens vont kiffer.» Assurément, l'ipséité fracture la conception hégémonique aliénante de notre rapport aux autres et ouvre la porte à l'émancipation libératrice ainsi qu'à *L'insoutenable légèreté de l'être*. •

Adis Sabanovic  
et Carmen Lonfat

# Quid des *filles de joie*?

**PROSTITUTION • En 1961, Georges Brassens laissait dans *La complainte des filles de joie* une trace d'amour pour celles qui font «les cents pas le long des rues». Aujourd'hui, une nébuleuse d'avis s'esquisse autour de la légalisation de la profession, portant en son coeur la question de la femme.**

«**R**egarder le corps d'une femme comme un lacet, une voiture ou un réfrigérateur nous est si étranger, ici en Suède.» Par ces paroles, la ministre du parti social-démocrate suédois Margareta Winberg déplorait l'état de la législation sur la prostitution en Allemagne.

**«Bien sûr, tout ce qui rapporte de l'argent est légal en Suisse»**

Pour cause, alors que l'Allemagne décidait en 2002 de reconnaître le travail du sexe afin d'améliorer le statut et les droits des travailleur-euse-s, la Suède devenait en 1999 le premier pays interdisant l'achat de services sexuels. En effet, la relation monétaire conduirait naturellement vers un assujettissement du-de la prestataire – souvent des femmes – auprès du-de la client-e – généralement masculin, représentant un écueil pour une relation idéalement égalitaire. C'est ainsi que Frauenzentrale Zürich, organisation luttant pour les droits des femmes en Suisse, lança en juin 2018 un appel à suivre la voie ouverte par nos jumeaux-elles scandinaves. La campagne insistait sur la légalité jugée «incompréhensible» de ce travail, ironisant: «Bien sûr, tout ce qui rapporte de l'argent est légal en Suisse.» En somme, la légalisation de la prostitution apparaît comme une atteinte à l'intime, un retard sur certains pays historiquement progressistes, avec à son paroxysme la transformation du corps des femmes en objets manipulables et échangeables à souhait sur le marché.

**«Les sous, croyez pas qu'elles les volent»** Pourtant, l'accord autour de la pénalisation de la prostitution ne fait pas l'unanimité au sein du mouvement féministe. Yumi, féministe convaincue et travailleuse du sexe, se plaît à «faire jaillir de la lumière» au travers de ce qu'elle appelle «sa vocation». Ainsi, plus qu'une charge dégradante figeant hommes et femmes sur une balance inégale de



*Wally in red blouse with raised knees, Egon Schiele, 1913*

pouvoir, le travail du sexe constituerait une activité méritant reconnaissance et protection, en témoigne l'amour pour la profession porté par cette ancienne étudiante. Bien que tou-te-s ne puissent chérir le choix de leur prostitution, Thierry Schaufauser, travailleur du sexe et militant syndical, remarque que la prohibition et la baisse du nombre de client-e-s qui s'ensuit entraîne une inversion du rapport de négociation, et donc une diminution de la sécurité dans l'activité devenue de fait clandestine. Alors, selon cette autre approche en faveur de l'émancipation féminine, l'égalité des genres supposerait une protection de la dignité de tou-te-s, ainsi qu'un partage dans l'égalité des chances et l'accès au travail, comme le suggère l'appel «Le travail du sexe est un travail.»

**«Y'a des clients, y'a des salauds»**

En empruntant le prisme du client, lieu obscur lui aussi rempli d'un imaginaire débordant, l'étude du sociologue Saïd Bouamama et de la journaliste Claudine Lagardinier pose un regard plus clair sur ce que représenterait l'activité-même de la prostitution: des clients insensibles au bien-être de la femme, recherchant au travers d'une relation monnayée à assouvir des pulsions masculines «naturellement» illimitées. En d'autres termes, la prostitution constituerait une oasis de violence et

d'inégalité que la légalisation de l'activité ne ferait que recouvrir d'un épais voile d'insouciance. Pourtant, peignant son univers, l'écrivaine et prostituée Grisélidis Real notait dans *Le noir est une couleur*: «Et comme elles étaient belles, généreuses, pleines de talent et de mystère, entourées de tous ceux qui avaient tellement besoin d'elles, qui avaient faim de leurs caresses, de leur tendresse, de leur infinie patience, de leur savoir, de leur pouvoir.» Thierry Schaufauser distingue en ce sens ses clients de ses agresseurs, «comme une banque distinguerait ses clients de ceux qui la volent». Dès lors, violence et prostitution ne formeraient plus un couple indissoluble, et la légalisation du travail du sexe contribuerait à la lutte contre cette violence, pour une égalité entre hommes et femmes. Finalement, au-delà des résultats concrets des diverses initiatives, se trouvent entremêlés des intérêts matériels, symboliques, des vocations, des conceptions du choix, du corps, du travail et du sexe, mais aussi des inégalités apparentes. Alors, dans un nuage confus s'entrechoquent partis conservateurs, progressistes et féministes, éclatés dans une polarité d'opinions. Pourtant, comment, et qui, pourrait tracer une ligne morale sur cet univers? •

Barnabé Fournier

## Chronique polémique

### Cup ou pas cup?

**La cup est souvent présentée comme une solution miracle, mais que cache-t-elle?**

**P**armi toutes les protections hygiéniques à disposition sur le marché, de plus en plus de personnes se tournent vers la cup. Cette coupole souple en silicone satisfait bon nombre d'utilisatrices et est présentée comme une alternative parfaite, mais qu'en est-il en réalité? Effectivement, elle s'adapte aux courbes de chacune et s'oublie instantanément contrairement aux serviettes hygiéniques ou tampons qui rappellent constamment leur présence, que ce soit visuellement ou physiquement. De surcroît, pour celles qui ont l'âme écologique, elle est parfaite puisqu'elle se réutilise après lavage et stérilisation et ne produit aucun déchet. Les économes sont, elles aussi, satisfaites, car l'investissement s'effectue au départ et sa rentabilité dépasse celle des protections traditionnelles, qui peuvent vite peser sur un budget mensuel. En bref, rien *a priori* ne devrait provoquer de réticence à une conversion à la cup. Mais si l'on essaie de comprendre son fonctionnement précis, surgissent alors des petites failles problématiques quant à son efficacité et son confort. L'effet *vacuum* la maintenant en place peut effectivement avoir des effets dévastateurs si un stérilet est présent, car l'effet d'aspiration de la cup peut le déloger. La contraception est alors mise en danger, ce qui constitue un aspect non négligeable quand on connaît le prix élevé et la douleur d'une pose de ce mode contraceptif. Aussi, le volume de sang en contact avec l'air est plus important qu'avec les protections dites traditionnelles, ainsi qu'un potentiel syndrome du choc toxique mortel. Néanmoins, des études sont en cours quant à la véracité de ce constat dramatique car heureusement, peu de cas sont à déplorer. En résumé, même si les avantages de la cup sont nombreux, quelques inconvénients subsistent et nuancent les discours la présentant comme la solution parfaite. •

Carmen Lonfat

# Fils de Seigneur, câllice!

**INSULTES • Une injure québécoise peut paraître douce par rapport à la violence des jurons sexistes de nos régions. Pourtant, les mêmes principes de provocation et de transgression du tabou sont à l'œuvre. Comme souvent, c'est par le contexte et l'histoire particulière des contrées que les différences s'expliquent.**

Si l'insulte a pour fonction de toucher le point sensible de l'autre, elle est toujours ancrée dans le contexte socioculturel du lieu. Entre matériel religieux au Québec et dépréciation de la femme en France et en Suisse romande, ce saut peut s'expliquer par les différentes histoires des contrées respectives. Insulter (*insultare*: sauter sur), c'est agresser, provoquer des dommages. Pour cela, un autre aspect est nécessaire à l'injure pour lui donner toute sa force et son effet: la transgression. Depuis longtemps, pour passer de la simple dispute à un stade plus provocateur, on devait basculer de registre; il fallait provoquer en empruntant la voie du tabou. Dès le haut Moyen Âge, on se permet, en France ou dans d'autres régions européennes, de transgresser en ciblant le

catholicisme. Les sacres religieux par leur puissance blasphématoire remplissent à merveille ce rôle de dépassement des interdits. Alors, à l'époque, on n'hésite pas à s'en prendre directement au corps du Seigneur.

## Provoquer en empruntant la voie du tabou

De nos jours, suite à une laïcisation de la société en Europe, les insultes ont délaissé le corps du Seigneur pour favoriser une cible déjà bien utilisées jadis: les femmes et leur corps. D'après Claudine Moïse, sociolinguiste experte de la violence verbale et du sexisme, la proportion

d'insultes envers la gent féminine se comprend par l'idée qu'une femme, c'est aussi une mère; ce qui explique ainsi l'existence d'une insulte telle que «fils de pute». Car si l'on transgresse non seulement le seuil de la sphère privée, en s'attaquant aux mères, on dénigre également le sang et l'entière du groupe auquel la personne appartient. On touche ainsi à l'immuable et à l'intimité de la famille.

## L'exception québécoise

Mais *quid* des vilains mots québécois? Pourquoi en est-on resté à l'utilisation de sacres religieux? Premièrement, la relation entre le Québec et le catholicisme est lourdement envenimée à cause du colonialisme. Les deux ont, en effet, souvent été associés lors de tentatives de séparation de la tutelle coloniale

comme la rébellion des patriotes. C'est dans ce contexte que l'on peut expliquer que les sacres, bien qu'adoucis (calice, Hostie ou ciboire) par rapport au Moyen Âge – car fortement réprimés depuis – puissent avoir pris une valeur de rébellion politique. La période de laïcisation de la société québécoise (Révolution tranquille) n'intervenant que trop récemment contrairement à l'Occident, ces injures religieuses se sont finalement implantées dans le paysage linguistique vulgaire du Québec. Alors était-ce nécessaire de subir une domination religieuse pour éviter le sexisme dans notre vulgarité? À défaut de s'empêcher d'être vulgaire, il faudrait repenser notre rapport à l'interdit et éviter que notre relation avec l'intime ne se transforme en discrimination. •

Clément Porchet

# A l'Ouest, rien d'ancien?

**URBANISME • De nos jours, l'Ouest lausannois a la cote. En effet, depuis l'organisation de la région en districts, dix ans auparavant, elle connaît un développement exceptionnel, symbolisé par de grands projets immobiliers, notamment à Malley, ou encore grâce à l'arrivée prochaine du tram.**

L'histoire de l'Ouest lausannois ne date pas de ces dernières années. Elle commence au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'arrivée du train. C'est à Renens, au milieu de cinq villages alors agricoles, que l'on décide de construire une gare de marchandises et des entrepôts car Lausanne est trop pentue pour ce genre d'installations. Cette nouvelle construction permet alors la création de nouveaux emplois et de nouveaux logements ainsi que des infrastructures pour ces employé.e.s. Se développe alors la région, attirant rapidement bon nombre d'artisan.e.s et d'industries. C'est après la Seconde Guerre mondiale que l'Ouest lausannois connaît son plus grand essor. Le pays a besoin de main d'œuvre, notamment pour l'Expo 64; c'est donc à cette époque que sont construits les grands ensembles caractéristiques de l'Ouest lausannois. Les industries de la région prennent donc de l'ampleur:

l'usine Iril à Renens devient la principale usine textile de Suisse, le géant Kodak s'installe à Longemalle, les abattoirs de Malley s'industrialisent, Bobst construit un remarquable complexe à Prilly, Jean Tschumi construit l'emblématique silo de Renens.



## Amnésie industrielle

Mais aujourd'hui, la plupart des grandes entreprises de la région ont disparu ou ont été délocalisées, laissant sur place friches et bâtiments industriels; Iril a fermé en 2002 suivi de peu par les abattoirs et Bobst a déménagé en 2013. Alors que l'Ouest connaît une nouvelle vague de développement depuis une dizaine d'années et l'organisation de la région en districts, la question de cet héritage est centrale. L'usine Iril est devenue le siège de l'Ecal en 2007, mais rien ne rappelle le passé de ce bâtiment, pourtant si important pour la région. Seule l'esthétique initiale maintient vivant le souvenir de son exploitation antérieure, de par son aspect industriel. Quant à l'usine à gaz de Malley, il ne subsiste que le TKM et la fameuse boule, et encore une fois, rien ne rappelle l'histoire du lieu. Il en va de même pour le silo de Renens omniprésent pour les habitants de la région. Une exception à la règle de l'oubli tient bon

grâce à une exposition qui retrace actuellement l'histoire des abattoirs de Malley. Les bâtiments industriels ainsi que les grands complexes immobiliers qui sont apparus conjointement sont tout autant témoins de l'histoire locale. Même si la qualité architecturale de ces derniers est discrète, elle participe à l'identification des habitant.e.s, à l'identification de quartiers entiers et plus largement à donner sa couleur à l'Ouest lausannois.

## Des témoins de l'histoire locale

Quant à l'esthétique des bâtiments industriels, bien qu'elle fascine notamment les acteur-trice.s de la gentrification, elle ne doit pas supplanter voire contribuer à la disparition de l'histoire économique et sociale du lieu qu'elle abrite. •

Mark Sterckx

# Les différentes associations

Chère étudiante, cher étudiant,

Ne te démoralise pas trop vite. Actuellement, tu vois moins tes ami-e-s et partenaires d'études et ça risque de ne pas beaucoup s'améliorer. Encore pire, tu viens de commencer et, avec tes cours en ligne, difficile de rencontrer qui que ce soit.

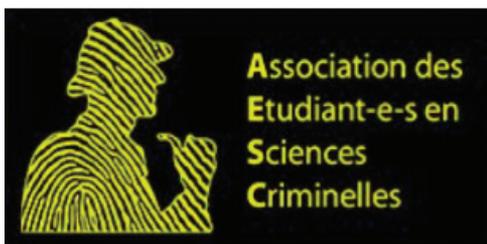
Afin de découvrir ce qu'est la vie étudiante malgré tout, pourquoi ne pas entrer dans une association? Eh oui, elles ne sont pas mortes et travaillent encore du mieux possible afin de poursuivre leurs activités. Pour éviter qu'elles ne souffrent trop de la situation, elles ont besoin de toi, alors informe-toi et rejoins-les. Tu peux aussi participer aux quelques événements qu'elles s'efforcent d'organiser. Pour être au courant de ces activités, tu peux aller visiter leur site.

Des associations, il y en a beaucoup et d'une grande variété, que ce soit des activités visant à défendre tes droits, à organiser des événements ou encore à s'initier au monde de la radio. Alors n'hésite pas à contacter ton association facultaire pour savoir quelles autres associations existent ou alors consulte le site de l'Université grâce au QR code ci-dessous! •

Léa Pacozzi



Association des Étudiant-e-s en SSP



# Fréquence Banane, en direct

**MÉDIAS • Quel avenir peut-on espérer pour la radio en 2020? Sur notre campus, une radio diffuse quotidiennement et forme ses membres aux métiers du journalisme. Sous la loupe aujourd'hui, Fréquence Banane, radio estudiantine de l'EPFL et des Universités de Lausanne et de Genève.**

«La radio se meurt, vive l'audio!». C'est ainsi que *Le Monde* titrait un article consacré à l'avenir de la radio, le 18 décembre 2019. Pourquoi une crainte de voir disparaître un média apparaît-elle chaque fois qu'un autre moyen de communication prend de l'importance? La radio n'avait pourtant disparu ni à l'arrivée de la télévision, ni de l'Internet. Pour parler du futur de la radio, *L'auditoire* est allé à la rencontre de deux membres de la radio estudiantine de l'EPFL, des Universités de Lausanne et de Genève: Fréquence Banane. Noah Rosato, directeur de l'antenne lausannoise et Alexandre Tellier, président de l'association, sont d'avis que la radio n'a rien de dépassé. «Je pense que ce n'est pas du tout un média qui est mort», affirme Alexandre Tellier. «Au contraire, la radio a toujours su se renouveler avec le temps et trouve avec Internet un nouvel essor.»

## Formation à la radiophonie

Cela fait déjà 27 ans que Fréquence Banane diffuse quotidiennement. Le mot d'ordre ici, c'est la formation.



Julie Pittet

Les nouvelles recrues sont introduites tout au long de leur première année «aux techniques utilisées en radio, à l'expression orale», explique Alexandre Tellier. «A l'écrit aussi», complète Noah Rosato, «puisque nous avons un pôle de rédaction. En résumé, on se forme aux grands métiers du journalisme.» Une formation visiblement efficace, puisque certain·e·s ancien·ne·s membres de Fréquence Banane travaillent aujourd'hui dans le domaine. C'est aussi une expérience professionnelle d'une grande valeur que

se forment les membres de l'association, dans l'aboutissement de divers projets, la promotion sur les réseaux, et évidemment surtout dans le monde de la radio.

## La radio filmée

Côté innovations, le développement de la radio filmée est au programme

chez les membres de Fréquence Banane. Leur nouveau studio, en rénovation depuis le mois de février, sera spécialement adapté, avec notamment des micros disposés en arc de cercle pour faciliter le dialogue entre les différents intervenant·e·s. Alexandre Tellier précise tout de même que «ça a pour but de rester de la radio, mais cela apporte une nouvelle dimension qui peut être intéressante». Les grandes radios romandes, de leur côté, se sont déjà tournées vers cette modernité, comme

l'explique Noah Rosato: «Il suffit d'être abonné·e aux grandes chaînes de radio sur les réseaux sociaux pour tomber sur des extraits d'émissions filmées. Ainsi, ça élargit le domaine de la radio.» Les émissions de Couleur 3, qui rencontrent sur les réseaux sociaux un franc succès, figurent parmi les exemples les plus parlants de cette évolution en vidéo.

## Le mot d'ordre ici, c'est la formation

Costumes, mimiques et gestes, bien que peu radiophoniques, font partie intégrante de leurs productions. Ce qui est sûr, c'est qu'avec Fréquence Banane, autant que dans les grandes chaînes romandes, le futur de la radio s'annonce brillant. En 1984, le groupe *Queen* le chantait déjà: «Radio, someone still loves you.» •

Julie Pittet

# La Galerie des Arts

Photos prises par Charlotte Haas, lors de voyages effectués en Italie et au Portugal.



# Faire des pintes et des mesures

**PRESSION •** Quatre bars, Zelig, Satellite, le Taphouse bar et le Perchoir accueillent les étudiant-e-s du campus universitaire dès la fin de leurs cours, leur proposant une palette de choix maltés. Une tâche complexifiée par les mesures imposées contre le coronavirus. L'auditoire a effectué un tour d'horizon de leurs situations à la mi-octobre.

Plus aucune place de libre sur la terrasse située sur le toit du Vortex, au huitième et dernier étage, ce lundi 12 octobre. Toutes les tables sont occupées par des étudiant-e-s dégustant des bières, qui seront bientôt rendues trop fraîches par la brise se levant. Un tableau typique de l'une des ultimes soirées estivales de l'année. Un détail, toutefois, contraste avec les années précédentes: les groupes sont parfaitement séparés, aucune table n'est submergée par un agglutinement d'étudiant-e-s.

Un client revêt un masque pour quitter sa place et rentrer dans le bar du Perchoir. C'est l'une des nombreuses mesures que le bar doit imposer à ses client-e-s, afin de rester ouvert. «Les gens savent ce qu'ils doivent faire, ont compris que ces gestes ne sont pas inutiles», commente Romain Joseph, gérant du bar. «La pression sociale aide aussi», continue-t-il. Projet né de deux associés, Arthur Prost et Gilian Golay, suite à un appel d'offre et concrétisé le 22 septembre, l'établissement a en effet dû, dès sa récente ouverture, restreindre ses projets festifs et annuler la soirée d'inauguration. Il ferme à 22h30, pour respecter le couvre-feu imposé au Vortex.

## «On aurait voulu installer un DJ sur la terrasse pour les soirées hand up»

Quelque peu frustré, Romain Joseph décrit les animations initialement prévues mais impossibles à réaliser pour l'instant: «On aurait voulu installer un DJ sur la terrasse pour les soirées hand up. A la place, on pense instaurer des soirées lecture et table ronde, avec des associations du campus.»

### Un sports bar

Une déception partagée par le

Taphouse bar: «Nous avons de nombreux événements prévus et ce n'est que partie remise. En parallèle de la retransmission des nombreux matchs de foot et d'autres sports, nous avons beaucoup d'idées en tête afin de dynamiser la Taphouse pour les étudiant-e-s!» L'établissement, aussi entré récemment sur le campus, dépend du fast-food adjacent Holy Cow et a été conçu pour compléter son offre, en suivant le concept anglais de *sports bar*. L'idée que les client-e-s boivent une bière en étant accoudé-e-s au comptoir a dû être abandonnée, suite aux mesures sanitaires édictées par le canton. L'enseigne souligne d'ailleurs la nécessité de communiquer constamment avec ses client-e-s, pour expliquer le bien-fondé de ces dernières.

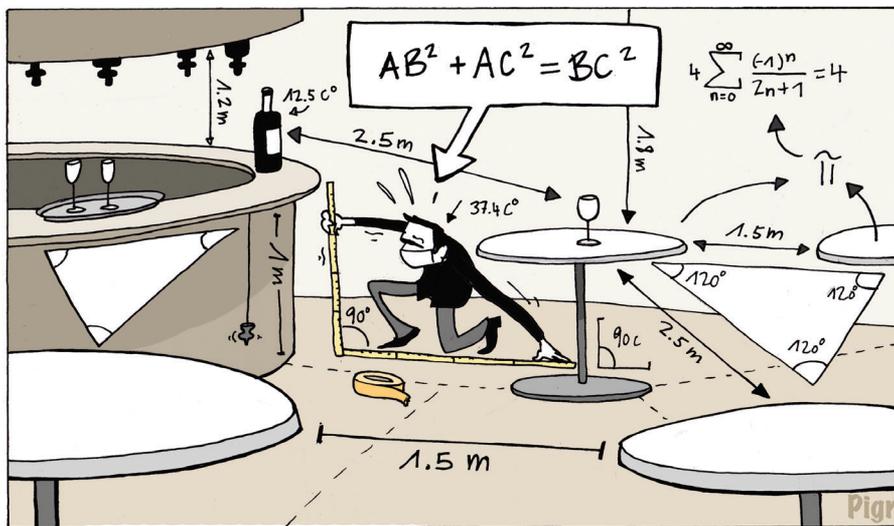
### Décisions cantonales changeantes

Un constat partagé par le bar Satellite, situé sur le campus de l'EPFL. «Au début, le respect des règles était compliqué, les gens n'étaient pas prêts, c'était très contraignant pour le staff de devoir intervenir», explique un membre de l'association. En effet, celles et ceux-ci ont été au cœur des perturbations dues à la covid-19 dès le mois de mars. «Le bar s'est adapté aux diverses réglementations, en introduisant petit à petit des éléments, suivant les décisions politiques»,

résume Melina Chrysanthou, la présidente de Satellite. Lesquelles ont été nombreuses: fermé ce printemps, le bar ouvre à nouveau au début de l'été, sous les conditions d'un effectif maximal de cinquante personnes. Une extension de tables extérieures est ensuite ajoutée. Une barrière en plexiglas est installée et sépare les serveur-use-s des client-e-s. Pour éviter un flux de personnes lors de la commande de boissons, un bar extérieur, procuré par la BFM, est construit. Mais il est banni trois jours plus tard, suite à l'interdiction de la vente extérieure par le canton.

## L'application de traçage a été codée par un membre de l'association

Les dernières mesures prises stipulent que quatre personnes sont autorisées par table, sous la condition d'un traçage de tous les client-e-s présent-e-s dans le bar et la barrière en plexiglas n'est plus obligatoire. L'application effectuant le traçage a été codée par un membre de l'association et les données sont stockées sur un serveur interne. Les événements festifs et les soirées ludiques étant toujours interdits, l'association continue à orchestrer des cafés-débats, cafés-théâtres et projections.



### Manque de personnel

Zelig, l'espace de rencontre et bar de l'Unil, avait déjà dû composer avec un délai d'ouverture, dû à des retards administratifs: la transmission de la patente du bar d'un membre à l'autre de l'association, débutée en février, avait mis plus d'un mois à s'effectuer, après diverses procédures légales. Prête à rouvrir à la mi-mars, la covid-19 a contrecarré les plans de l'association, laquelle a ainsi été obligée de repousser la date à la rentrée de septembre. Sauf qu'un nouveau problème apparaît: il n'y a plus assez de membres pour assurer la tenue du bar.

## Il n'y a plus assez de membres pour assurer la tenue du bar

«Les années précédentes, nous étions une vingtaine de membres, ce semestre nous sommes 12», explique Pierre-Alexandre Monthoux, président de Zelig. «Pour respecter les mesures cantonales, nous devrions être cinq à travailler en même temps, cela ferait 4 à 5 heures de travail bénévole par jour.» Tout avait cependant été prévu pour l'ouverture. Chloé Bouvier, responsable programmation et communication, détaille: «Nous avons passé des soirées entières à imaginer toutes les configurations possibles, pour finalement voir que quelques centimètres manquaient entre les tables. Nous avions prévu deux personnes à l'entrée pour prendre les identités, un marquage au sol guidant les client-e-s et une barrière en plexiglas protégeant les trois serveurs.» Le bar espère pouvoir à nouveau accueillir des client-e-s au début de l'année prochaine, si la situation sanitaire le permet. Avec la reprise de l'épidémie, la nuit risque cependant de tomber plus tôt que prévu sur les bars, réduisant leurs efforts à néant en cas de fermeture obligatoire. •

# Football: la place que prend le vide

**PUBLIC ABSENT • La reprise des matchs s'est faite sans public ou presque. L'ambiance dans les stades a changé et c'est maintenant le jeu lui-même qui revient au cœur des préoccupations. Mais différentes raisons font du public un réel acteur et une condition *sine qua non* au déroulement de la compétition dans les règles de l'art.**

Le coup d'envoi a été sifflé en juin dernier. Le football a su reprendre sa place centrale dans le monde jusqu'alors fané des loisirs. Pourtant, un élément vient ternir l'enthousiasme des fans; les stades n'ont, en effet, pas encore ouvert leurs portes à un nouveau public. En plus de l'arbitre, du gardien, du coup-franc et de la remontée, un mot s'est invité au champ lexical habituel. Désormais on parle également de huis clos. La disparition totale ou quasi-totale d'une présence dans les gradins fait interroger la légitimité de cette reprise. Alors, on saura mettre en avant les qualités intrinsèques du football. «C'est l'amour du sport qui doit primer!» Pourtant, est-ce qu'un match garde ses propriétés de spectacle sans le public qu'il était censé attirer? Entre frustration de la part des spectateur-trice-s et baisse des performances des joueur-euse-s, il est intéressant de questionner les réels impacts d'un public qui n'est plus aussi grand qu'avant.

## Le douzième homme

Premièrement, dans des considérations assez pragmatiques, l'absence ou la quasi-absence de spectateur-trice-s est une énorme perte financière pour les stades prêts à en accueillir des dizaines de milliers. Selon le président du FC Saint-Gall, Matthias Hüppi, s'exprimant pour *Le Temps* (06.08.2020), un match accueillant 1'000 spectateur-trice-s représenterait un manque à gagner de quelque 500'000 francs.

## Le pourcentage de victoires pour une équipe jouant à domicile passe de 43% à 33%

Mais le vrai coût engendré par ce vide se passerait apparemment, directement sur le terrain, en plein milieu du jeu. Christian Staerklé, professeur à l'Institut des sciences sociales à Lausanne et spécialisé en psychologie sociale, explique certaines dynamiques qui peuvent être à l'œuvre dans une compétition



L'Eden Aréna, stade du SK Slavia Prague, avec ses 21'000 places vides.

sportive, évoquant le psychologue américain, Norman Triplett. Ce dernier a mis en évidence l'influence de la présence de pairs dans la réalisation d'une tâche. «Dans le cas où la tâche est maîtrisée, la performance s'améliore quand un public est présent. On appelle cela la facilitation sociale», précise notre intervenant. Le professeur rajoute qu'en plus de cela, ce sont les décisions individuelles des joueurs qui peuvent être influencées: «Motivé-e-s par les regards extérieurs, les acteur-trice-s ont tendance à prendre des décisions plus risquées», souligne-t-il en parlant d'un autre effet connu en psychologie sociale: la polarisation de groupe, théorisée par Serge Moscovici.

## Un domicile affaibli

Au-delà d'une simple aide, le public représente, dans une confrontation, un soutien très partial pour l'équipe jouant à domicile. L'importance de sa présence n'est d'ailleurs pas contestée: dans les matchs qui comportent un aller et un retour, les buts d'une équipe se trouvant à l'extérieure sont davantage pondérées, en cas d'égalité. Selon une étude publiée dans le *New York Times* (01.07.2020), le vide des gradins nivelle cette inégalité. Désormais, on peut s'attendre à ce que les équipes qui jouent à domicile brillent et inversement surprennent lorsqu'elles sont à l'extérieur. Le pourcentage de victoires pour une

équipe jouant à domicile passe donc de 43% à 33%. La moyenne des buts inscrits par match chez soi n'est pas en reste, passant de 1,74 à 1,43.

## Des solutions insatisfaisantes

Ainsi, la présence d'un public modifie le cours d'un match. Par ailleurs, c'est aussi pour les amoureux-euses de cette compétition que cette période est compliquée. «Imité par un faux son de public, on se sent comme remplaçable par la machine», indique Swann Beaumann, fan de l'Olympique de Marseille.

## C'est un lien social qui disparaît

C'est, au-delà de cette remarque, un lien social qui disparaît: «Il y a un certain nombre de personnes qui organisent leur vie en fonction des matchs: on peut donc imaginer une perte de solidarité intra-groupe», remarque Christian Staerklé. Pour les joueur-euse-s comme pour le public, les effets de ce mécanisme se font ressentir. L'impatience est perceptible en attendant la fin de ces prolongations avant un éventuel retour à la normale. •

# Echos du LUC

Le sport pensait avoir fait le plus dur suite à la reprise de quelques compétitions au milieu de l'été, après l'interruption de ce printemps, puis en relançant tous les championnats ce septembre pour la nouvelle saison 2020-2021. La multiplication du nombre d'équipes en quarantaine, après le signalement de certains cas positifs dans leurs rangs, a cependant eu raison de la poursuite des rencontres au-delà des vacances scolaires automnales. Les mesures prises par le Conseil fédéral, le mercredi 28 octobre, visent principalement les sports d'équipe: football, rugby, floorball, basketball et même badminton voient leurs rencontres suspendues jusqu'au 30 novembre. Seuls les entraînements des équipes juniors, soit des moins de 16 ans, sont encore autorisés, tout comme ceux des équipes professionnelles. Avant cette coupure forcée, le LUC basketball I n'a ainsi pu effectuer que deux matchs cette saison, totalisant une victoire (64-44) et une défaite (58-65). En troisième ligue de basketball, la deuxième équipe du LUC est coupée dans sa lancée et reste sur deux victoires; l'une, large, 78-53 contre Yvonand (2.10) et l'autre, écrasante, 109-38 contre l'US Yverdon 2 (9.10). En milieu de classement, le LUC football I a gagné sa dernière rencontre 4-3 contre Echandens (18.10) avant l'interruption. Le LUC football II n'a pas pu jouer son dernier match, le gagnant par forfait contre FC St-Sulpice 2, figurant à la deuxième place du classement. En volley, la seule ligue autorisée à poursuivre ses matches est la LNA, à laquelle appartient le LUC Volley. Ce dernier a enregistré un succès (3-0) contre le Lindaren Volley Luzern, lors de la confrontation du samedi 24 octobre. Qualifié en Coupe d'Europe, le club a décidé le lundi 26 octobre de se retirer de la compétition, jugeant les restrictions dues aux déplacements à l'étranger trop strictes et voulant éviter de subir une mise en quarantaine en Estonie, où était censé se dérouler son premier match. •

## Buffet à volonté

Profitez de la météo détériorante pour aller vous réfugier dans les multiples musées de Suisse romande. Pour l'occasion, le musée d'ethnographie de Genève propose l'exposition «Jean Buffet, un barbare en Europe» de septembre à février. Tout le temps du monde, donc, pour découvrir l'univers fascinant de l'art brut d'après ce peintre et sculpteur français, venu visiter la Suisse en 1945. Ces contributions autant théoriques qu'artistiques seront de mise, de quoi en intéresser plus d'un-e.

**Exposition «Jean Dubuffet, un barbare en Europe», Musée d'ethnographie de Genève, du 8 septembre 2020 au 28 février 2021.**

## Molière sur écran

La troupe Acte V sous la direction de Josefa Terribilini et Marek Chojecki n'ont pas abandonné face aux ravages de la Covid-19. Le théâtre n'était plus une activité tolérée en temps de maladie et il a fallu trouver une alternative. C'est pourquoi la troupe a accepté le changement et s'est lancé dans le cinéma. Il en résulte un court métrage de quarante minutes. Le ton est comique, mais juste, soulignant d'un rire les aspects les plus questionnables de notre normalité actuelle.

**Théâtre – Dans la forêt de Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre, Théâtre de Vidy, du 15 septembre au 5 novembre 2020**

## Et aussi...

**Exposition – Arts et Cinéma – Fondation de l'Hermitage – Du 4 septembre 2020 au 3 janvier 2021.**

**Théâtre – Dans la forêt de Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre – Théâtre de Vidy – Du 15 septembre au 5 novembre 2020.**

**Exposition – Jozef Czaski, peintre et écrivain – Fondation Jan Michalski – Du 3 octobre 2020 au 17 janvier 2021.**

**Exposition – Kiki Smith: Hearing you with my eyes – Musée Cantonal des beaux-arts, Lausanne – Du 9 octobre 2020 au 10 janvier 2021.**

**Exposition – Giovanni Giacometti Aquarelles – Musée Cantonal des beaux-arts, Lausanne – Du 16 octobre 2020 au 17 novembre 2021.**

**Spectacle – Grâce à Dieu, François Ozon et François Marin – Pulloff Théâtres, Lausanne – du 27 octobre au 15 novembre 2020.**

**Création – Le Conte des contes, Giambattista Basile et Omar Porras – TKM, Lausanne – du 27 octobre au 22 novembre 2020.**

**Concert – 77 Bombay Street – Aux Docks, Lausanne – Le 12 novembre 2020.**

**Théâtre – Le petit prince avec l'Orchestre de Chambre de Lausanne – Métropole, Lausanne – Le 4 novembre 2020.**

**Théâtre – Poquelin II: Molière et TG Stan – Théâtre du Reflet, Vevey – Le 6 et 7 novembre 2020.**

## Promenons-nous dans les bois

Le duo metteur en scène et dramaturge lausannois Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre propose, cet automne, une expérience mouvante et mouvementée. Plutôt que d'être simple spectateur, le public devient participatif dans une randonnée forestière immersive. Bien plus qu'une promenade dans la nature, il s'agit d'être rendu-e attentif-ve à son environnement, tandis que lui est rendu attentif à votre présence. N'hésitez plus: c'est l'occasion parfaite pour découvrir une nouvelle expérience artistique et sensorielle, tout en respectant les mesures sanitaires.

**Théâtre – Dans la forêt de Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre – Théâtre de Vidy – Du 15 septembre au 5 novembre 2020.**

Dr.

## Up in the Sky



En 2011, 77 Bombay Street, un groupe folk et joyeux, habillé d'uniformes bigarrés, est apparu, comme tombé du ciel, avec une bonne humeur et une simplicité des Alpes suisse allemandes. Neuf ans plus tard, il est possible de les entendre à nouveau. Les Docks, toujours au service du bon goût, les a ajoutés à sa programmation. Allez donc les écouter le 12 novembre 2020.

**Concert de 77 Bombay Street, Les Docks, Lausanne, le 12 novembre 2020.**

## Crise de nerfs

Anton Tchekhov, l'écrivain russe au théâtre si renommé, sera mis en scène à l'Octogone à Pully. La *Crise de Nerfs*, c'est la rencontre entre un auteur sacré et un metteur en scène célèbre. L'aspect comique, le goût du grotesque propre au jeune Tchekhov sont un singulier feu d'artifice au sein duquel se fréquentent humour et émotion.

**Crise de nerfs d'Anton Tchekov, mis en scène par Peter Stein, à l'Octogone, Théâtre de Pully, le 7 novembre 2020.**

# Acteur ou spectateur ?

**JEU VIDÉO • Tant de jeux font voyager, vivre une palette indescriptible d'émotions, grâce à un amoncellement de pixels, le tout avec une manette à la main. Tant de jeux existent et sous tant de formes, qu'il est impossible d'en sélectionner une poignée pour en représenter les possibles.**



*The Last of Us Part II*, qui renverse la notion d'interactivité dans le jeu vidéo. Entraînant le-la joueur-se dans une histoire poussant les vices à l'extrême, il-elle peut accepter péniblement la modalité du jeu et se confronter à la morale douteuse de bien trop de jeux ou, simplement, arrêter de jouer – ce qui est loin d'être évident après avoir commencé. Avec des ambiances visuelles et sonores inoubliables, ces jeux emmènent le-la joueur-se en voyage dans plusieurs mondes.

## Vers l'infini et au-delà

Dans ces jeux, les actions du-de la joueur-se développent l'histoire mais ne l'influencent pas ou alors de façon négligeable.

## Des ambiances visuelles et sonores inoubliables

Aussi minime que l'interactivité d'un jeu puisse être, son format même sort le-la joueur-se d'un rôle de spectateur-trice passif. Ainsi, même si un jeu consiste à lire du texte et regarder défiler des images en cliquant parfois sur un bouton pour enclencher un dialogue ou passer d'une pièce à une autre, ces actions impactent déjà l'expérience de jeu. Indépendamment du niveau d'interactivité, un jeu reste un jeu, et son histoire peut être appréciée dans tous ses formats. D'ailleurs, trop de jeux et genres n'ont pas été présentés ici: *The Return of the Obra Dinn* est unique pour son renversement de la narration, les jeux à bifurcation tels que *Walking Dead* ont de magnifiques histoires, *Soma* explore les tréfonds de l'océan et de la notion de conscience dans une tension horrique d'exception, et les jeux de la compagnie *FromSoftware* racontent leur histoire cryptique par des détails, laissant au joueur son exploration, et la liste ne se finit jamais... Soyez interactifs avec ce texte et partez donc les explorer! •

Face à la diversité qu'offrent les jeux vidéo, sur quels critères peut-on juger de la qualité de leurs histoires? Doivent-elles nécessairement se lier à des modalités propres au jeu pour se distinguer de celles d'un film ou d'un livre? La narration d'un jeu peut se développer de nombreuses façons que Selim Krichane, membre du GameLab et collaborateur scientifique à l'Unil et l'EPFL, décrit pour nous. D'après lui, le jeu vidéo s'est fortement inspiré du cinéma et partage avec d'autres médias (via des images, du son ou des textes) beaucoup de méthodes de transmission narrative. Il souligne également que ce qui distingue le jeu vidéo des autres médias, c'est «sa capacité à construire un récit à partir de ou avec les actions du joueur ou de la joueuse». Cette interactivité met le-la joueur-se «face à quelque chose de relativement différent et qui défie les outils traditionnels de la narratologie».

## L'interactivité dans la narration

Parmi les jeux où l'interactivité et l'histoire sont liées, *The Stanley Parable* pousse ce lien à son paroxysme et mérite une attention

particulière: un narrateur présente Stanley, employé dans un bureau où il exécute des commandes monotones mais satisfaisantes pour lui. Le narrateur annonce que Stanley, sans instructions sur son écran pendant une heure, dans des bureaux anormalement vides, décide d'investiguer: Stanley devient alors un personnage contrôlé par le-la joueur-se, qui peut le déplacer à travers différents endroits.

## Des conventions venues du cinéma et de la littérature

C'est ainsi que l'histoire avance, selon des choix. Selim Krichane explique que ce jeu «thématise la question du choix, de ce qui est écrit, ce qui ne l'est pas», tout en «convoquant des conventions utilisant des notions qui viennent du cinéma et de la littérature». Ce jeu explore en profondeur le concept du-de la narrateur-trice et le-la confronte à l'aspect interactif du jeu vidéo, directement impliqué-e dans l'histoire. Cela en fait un jeu haut en couleurs et à l'expérience unique; son humour le rend d'ailleurs incontournable.

## La narration fixe

Depuis les années 1990 et encore aujourd'hui, précise Selim Krichane, des questions se posent au sujet des jeux vidéo et de leur rapport au cinéma: l'inspiration du 7<sup>e</sup> art interroge si certains jeux sont trop similaires à des films. Il existe beaucoup de jeux où l'histoire est fixe et avance lors de cinématiques, des scènes non-interactives. Selon Krichane, ce sont «des produits hybrides» de par le mélange entre «séquences jouées de déplacement, de combat, d'infiltration» et de cinématiques. Au-delà des débats sur le sujet, il note que «c'est une forme que le jeu vidéo a prise parmi plein d'autres», et que si ces jeux sont si nombreux et se vendent, c'est que le format plaît. *The Last of Us*, par exemple, appartient aux jeux à narration fixe et se place dans un décor postapocalyptique rempli de zombies où l'humanité tente de survivre depuis une vingtaine d'années. Dans le premier opus, le-la joueur-se incarne Joel, un homme d'âge moyen et bourru, qui doit escorter une adolescente dans l'espoir de sauver l'humanité. L'œuvre invite à voyager au cœur des émotions et de la morale humaine. Déjà une perle en soi, le plaisir se prolonge avec un second opus tout aussi marquant,

# La culture, futur ou utopie?

**DISTANCE SOCIALE • Offrir une véritable expérience de concert *live* tout en assurant un risque zéro de contamination est impossible, il faut donc trouver des solutions ingénieuses afin d'allier les deux.**

Les événements culturels sont particulièrement touchés par les mesures de distanciation sociale, qui vont à l'encontre même des conditions de performances *live*. Pour cela, un nouveau type de concert a été mis en place, appelé *socially-distanced concert*. Ce type de live s'est déroulé, en Angleterre, au concert de Sam Fender. Des plateformes, accueillant au maximum cinq personnes, sont dispersées dans une arène, d'une capacité de 2'500 personnes. Mais il ne s'agit pas de l'unique forme que peuvent prendre ces concerts à distance sociale.

## Une expérience *live* améliorée

Des concerts sous forme de *drive-in* ont vu le jour aux Etats-Unis ou en

Thaïlande. Le concept reste le même; chaque groupe se voit attribuer une zone, qui sert cette fois-ci de place de parc. Certains événements requièrent la location de véhicules mais, pour la plupart, le public peut rester dans le confort de sa propre voiture, réduisant ainsi les contacts au minimum. Contrairement aux concerts en ligne, le *socially-distanced concert* ne peut assurer une protection sanitaire totale. Cependant ce format offre l'impression d'un retour à la normale, voir même d'une expérience *live* améliorée, en offrant une bonne visibilité de la scène et en supprimant intégralement les mouvements de foules, malaises et renversements de bières habituels.



Thomas Jackson @livesight Photography

## Un avenir post-Covid?

Les organisateur·trice·s suisses semblent peu convaincu·e·s par les *socially-distanced concerts*. Les altérations des restrictions sanitaires et les soutiens financiers incertains rendent la logistique de tels événements complexe. En Angleterre, le premier *socially-distanced* festival Gisburne Park Pop-up a pourtant été organisé cet été. Il faut cependant le

distinguer des festivals suisses habituels. Le Gisburne Park Pop-up est une manifestation sur huit semaines, de 24'000 participant·e·s sur près de 405 hectares – alors qu'en 2019, le Paléo accueillait 230'000 personnes en quelques six jours. Non seulement le terrain actuellement utilisé pour le festival est trop petit, mais réduire la moyenne d'entrée par jour à 430, comme son homonyme anglais, condamnerait le Paléo à prolonger la durée de sa 45<sup>e</sup> édition et à augmenter de manière drastique ses prix. Les concerts *socially-distanced* ne semblent donc pas adaptés à tous types d'événements ni à toutes villes. •

Furaha Mujynya

# Le rap, un art violent?

**MUSIQUE • Ces dernières années, le rap se démocratise et se métamorphose plus que jamais, mais une forme de violence lui demeure inhérente, à la grande joie des détracteur·euse·s de ce genre musical. Quelles en sont donc les causes?**



sentiments intérieurs agressifs que peuvent exprimer le rock et ses manifestations plus extrêmes. Mais aucun ne suscite autant de débats que le rap. Quelle violence retrouve-t-on donc dans cette musique pour qu'elle soit si sujette à controverses?

## Un art de réaction

En 2018, Childish Gambino sort *This is America*, un morceau qui, tant dans son clip que sa musicalité et ses paroles, alterne des couplets gais et rythmés avec des refrains ponctués de violence visuelle et musicale. Deux ans avant la pandémie Covid-19 et l'assassinat de George Floyd, le rappeur alertait déjà sur les violences régulières, presque virales, que subit la communauté afro-américaine aux Etats-Unis. De même, le rappeur bélarusse Max Korzh manifeste actuellement sa colère contre l'autocrate de son pays, Alexandre Loukachenko, à travers sa musique. «Тeplo» se prononce contre la réélection falsifiée du

dictateur au long de son refrain métaphorique mais éloquent: «Rends-nous de la chaleur». Ainsi, la violence dans le rap se développe souvent en réaction à un contexte de violence réelle, qu'elle soit sociale ou étatique.

## En réaction à un contexte de violence réelle

### Un art d'expression

Toutefois, il serait maladroit de réduire tout rap à une simple réaction. Il demeure avant tout un art d'expression qui peut avoir un rôle réactionnaire. Les codes du rap permettant l'expression d'émotions violentes, ceux-ci engendrent un parler de soi profondément subjectif et direct. Cette subjectivité n'empêche cependant pas cette musique de tendre vers une forme de généralité, voire même d'universalité. Elle peut par exemple évoquer la difficulté d'une

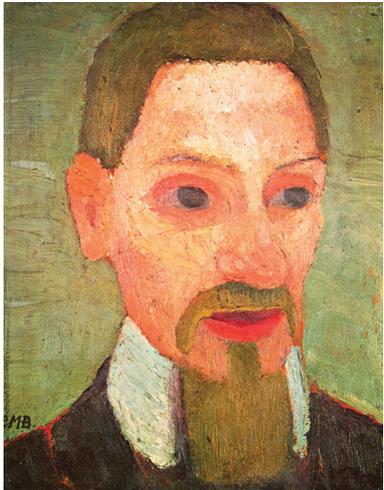
séparation amoureuse sur un rythme saccadé et des paroles crues, à l'instar de Yad du groupe russe AIGEL. De plus, le rap semble ainsi ouvrir des portes non seulement aux opprimé·e·s mais également à ceux·elles qui ne bénéficient que très peu d'espaces d'expression au sein de la société. De ce fait, les femmes émergent dans ce genre encore très masculin qui leur permet de s'exprimer honnêtement au sujet de leur intériorité. En France par exemple, «Am Stram Gram» de Chilla et «Bling» de Tessæ évoquent la frustration des deux rappeuses quant aux exigences sociales qui pèsent sur leurs épaules de femmes. Ainsi, davantage qu'un art violent, le rap s'avère être un art issu de violence. S'il attire l'attention et les critiques, c'est que ses codes poussent à une expression franche et parfois abrupte des membres défavorisé·e·s ou invisibilisé·e·s de nos sociétés. •

Nadia Bauer

## Vivre sans écrire?

**Entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup>, un poète sillonna l'Europe en quête de soi, mû par une volonté d'écrire inébranlable. Rainer Maria Rilke, insaisissable qu'il est, laisse entrevoir une esquisse du poète dévoué à son art. Il est peut-être le modèle ou du moins l'inspiration qu'attendent quelques plumes naissantes?**

Que pourrait-on dire de Rainer Maria Rilke qui ne néglige pas une part entière de son existence? Se risquer de le qualifier d'une manière ou d'une autre est une entreprise perdue d'avance. Était-il «vagabond», car nombreuses ont été les villes qu'il fréquenta, à cause d'une incapacité à demeurer en un même endroit, toujours ailleurs d'une semaine à l'autre? Il s'installa pourtant définitivement en Valais, non loin de Sierre, jusqu'à ce qu'une leucémie l'emporte. Qu'en est-il de «labile», puisque tantôt mondain, côtoyant de beaux noms du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> tel que Rodin, tantôt compagnon de la solitude, à parfois fuir l'autre quel qu'il soit? Il ne le fut point; en lui rayonnait une double foi, religieuse et poétique, qui s'imposait en une puissance immuable, se dessinant souvent comme sa seule raison de vivre. Né à Prague en 1875, il était autrichien, puis, en 1913, après la chute de la double monarchie, tchécoslovaque. Il grandit marqué par sa mère, une femme bigote qui lui parlait français et lui lisait de la poésie. Elle fut néan-



Paula Modersohn-Becker, *Maria Rainer Rilke*, 1906.

moins peu présente et, assez jeune, à onze ans, Rainer fut envoyé en pension dans une école militaire.

### La célèbre correspondance

Quelque dix-sept ans plus tard, un autre jeune pensionnaire, Franz Xavier Kappus, reçut une lettre en réponse à l'envoi de ses vers; c'était Rilke, alors à

Paris, qui les lui retournait accompagnés de suggestions: «Personne ne peut vous conseiller ni vous aider, personne. Il n'existe qu'un seul moyen: plongez en vous-même». Cet extrait des célèbres *Lettres à un jeune poète* ne se veut point une lubie de poète, mais plutôt l'affirmation de la solitude, un appel à fuir «le vacarme des autres».

**«Dites-vous que vous n'êtes pas assez poète»**

Autour de soi s'épanouit un monde luxuriant qui se cultive de l'intérieur: «Si votre vie quotidienne vous semble pauvre, ne l'accusez pas; accusez-vous plutôt, dites-vous que vous n'êtes pas assez poète pour en convoquer les richesses.» Être ou ne pas être poète, voilà l'épreuve que Rilke impose à son-sa lecteur-trice, si la vie est envisageable sans écrire: «N'écrivez pas.» Sinon, il faut vivre en conséquence: «Construisez alors votre existence en fonction de cette nécessité.» Rilke, sans souffrance et excès, suivit l'impératif qu'il prescrivit, puisque, toute sa vie durant, il composa des vers – majoritairement en allemand, comme *Les Élégies de Duino* (1922) ou *Les Sonnets à Orphée* (1922), mais aussi en français comme *Vergers* (1924) ou *Quatrains valaisans* – et rédigea quelques essais, dont l'un sur Rodin, et écrit *Les Carnets de Malte Laurids Brigge* (1910).

**Apprendre à voir et à écrire**

Ce roman à la première personne relate l'existence d'un jeune aristocrate danois arrivant à Paris, où, dit-il, «[il] apprend à voir». Voilà ce que Rilke enseigne: à voir et à écrire. Il reste tant de vérités et de mensonges à développer, mais il est préférable de se tailler son propre avis; ses œuvres attendent d'être découvertes par des poète-sse-s en devenir. •

Maxime Hoffmann

## Au fil des œuvres: La nuit

**Qui ne s'est jamais perdu dans l'immensité d'un ciel nocturne? Qui n'a jamais contemplé ce ciel d'un bleu si profond qu'il a eu l'impression de pouvoir se perdre dans le vide? Depuis l'aube de l'humanité, l'Homme est fasciné par la nuit; il s'est attelé à la représenter et lui a conféré une figure mythique.**



Johann Heinrich Füssli, *Le Cauchemar*, 1790-1791.

C'est dans le courant des années 1870 que le «nocturne» devient un genre pictural grâce à Abbott McNeill Whistler, à qui nous devons sa définition. En effet, dans le nocturne, la nuit se met en scène avec la lumière ou par l'absence de celle-ci. Ces nocturnes se retrouvent dans nombre de courants, de styles de l'histoire de l'art, ainsi que dans la musique et la littérature. La nuit se glisse partout comme une ombre. Mais pourquoi donc la nuit est-elle l'objet d'une telle fascination, et que cherche-t-on à voir en elle? Je vous invite à un voyage qui commence au crépuscule, en quête de cet univers qui berce notre sommeil. Première escale; l'obscurité, berceau de cauchemars. Johann Heinrich Füssli, et son œuvre «The Nightmare» (1781) dépeignent la nuit comme un repère d'inconnu, de monstres et de dangers invisibles. Elle accueille nos craintes irrationnelles et nos angoisses. La nuit se déguise en créature malfaisante, profitant du noir ambiant pour se nourrir de nos peurs; «c'est ici le combat de l'ombre et de la nuit», disait Victor Hugo. Pour Füssli, la nuit est là pour nous rappeler que nous sommes toutes et tous en proie à nos démons. Seconde escale; un lieu de vie nocturne. La nuit et sa fidèle lune offrent à elles deux un paysage propice au mystique, mais parfois elles ne sont que le théâtre de la vie quotidienne

comme avec «Shields, on the River Tyne» (1823) de W. Turner. Parfois encore, comme pour Edward Munch, elle invite les promeneur-euse-s à la contemplation le temps d'une «Nuit étoilée» (1892). La nuit peut alors devenir havre de tranquillité, voire d'une apaisante normalité. Troisième escale; un monde qui nous dépasse. La nuit étend son domaine vers l'infini, cette immensité galactique qui rappelle à l'homme sa petitesse attise sa rêverie. Le couple dans «Homme et femme contemplant la Lune» (1824) de D. Friedrich nous invite à nous détacher du monde, à nous abandonner à notre imaginaire. Faisons comme Leonor Fini «Voyage sans amarres» (1986) le suggère; que la nuit soit porteuse de nos rêves.



Leonor Fini, *Voyage sans amarres*, 1986.

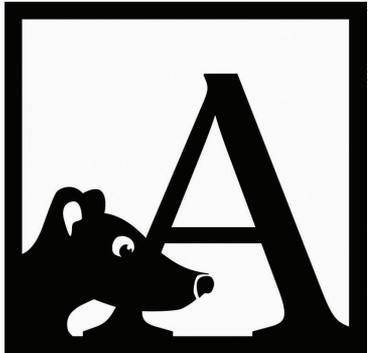
Enfin, notre terminus; notre espace intérieur. La nuit, par son aura mystérieuse, est devenue métaphore de la solitude. Par le calme ou la tempête, elle appelle à la mélancolie, et devient une allégorie des sentiments profonds, une caverne («Grotto in the Gulf of Salerno» J.W. Derby, 1780), un «nafrage» (W. Turner, 1805), ou encore une mélodie enivrante («Clair de Lune» C. Debussy, 1905). Nous cherchons donc en elle ce qui n'appartient pas au domaine de la raison, mais plutôt à l'éveil d'une sensibilité. Finalement, la variété des traits que nous conférons à la nuit vient du fait qu'elle est un miroir de notre âme, c'est pourquoi son reflet nous semble si humain. •

Valentine Girardier

# Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne ou de l'EPFL vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

**L'ASSOMMOIR - ASSOCIATION DES ÉTUDIANT·E·S EN FRANÇAIS MODERNE.**



**UN MORCEAU *Ennui***

Entre l'inquiétude et la révolte, il y a l'ennui. Sur une production *lo-fi* à base de guitare, Narbo alterne critique amère de la politique française et nostalgie de la liberté perdue. L'artiste parisien nous propose avec ce morceau un florilège de ses compétences: une écriture fine et personnelle, un *flow* toujours en adéquation avec l'instrumentation qu'il produit et mixe lui-même, le don de construire une progression fluide et jouissive tout au long du morceau; globalement, une immense maîtrise de son art.

**UNE BD *Les Cités obscures***

En 1983 sortait le premier album de la saga de bandes dessinées *Les Cités obscures*. Les onze volumes qui composent la série sont les fruits du travail de Benoît Peeters qui est scénariste et dessinateur François Schuiten. De nombreux personnages progressent dans un monde étrange, où architecture et nature s'imposent comme de véritables merveilles esthétiques. Entre l'utopique et le dystopique, la Maison d'Ailleurs – dans le cadre de son exposition Monde imparfait – a dédié plusieurs salles à cette superbe bande dessinée.

**UN LIVRE *Voyage au bout de la nuit***

Publié en 1932, le *Voyage au bout de la nuit* a largement marqué l'histoire littéraire française. Son style précurseur, s'articulant sur un mode oral, faisait fides conventions et s'émancipait alors pour atteindre la justesse d'une expression naturelle, davantage en lien avec la réalité du monde. Et quelle réalité, les affres de la Première Guerre mondiale, les étrangetés humaines, le vertige américain. L'auteur y expose sa vision d'une humanité questionnable, trop souvent assoiffée de malheur.

## A la rencontre de...

# Sébastien Wenk, du groupe Époque Bleue

**MUSIQUE • L'auditoire a rencontré Sébastien Wenk, chanteur et guitariste du groupe Époque Bleue, créé au sein du collectif La Machinerie et qui vient de sortir son premier diptyque le 30 octobre passé.**

**Pourrais-tu te présenter?**

Sébastien Wenk, je fais le chant et la guitare dans le groupe Époque Bleue.

**Qu'en est-il des autres membres du groupe?**

Il y a Arnaud Paolini qui fait la guitare, une deuxième voix et aussi beaucoup de prod'. Puis, Maic Antoine qui fait la basse. Ensuite, Mathieu Nuzzo qui est aux claviers et aux synthétiseurs. À la batterie, on retrouve Thibault Besuchet. Finalement, Alexis Sudan, qui travaille au A.K.A Studio au Flon, est l'ingénieur son et participe à la co-production du projet en nous donnant des idées ou des suggestions.

**Est-ce que tu pourrais dire quelques mots sur le collectif La Machinerie?**

C'est un collectif artistique lausannois, principalement musical, qui a été fondé il y a à peu près un an. Différents projets y sont rattachés tels que Etienne Machine, Chemical Fame ou encore Chuckles. Le collectif crée une sorte de cohésion et de force. Il permet de nous réunir souvent et d'élargir nos ambitions. A l'avenir, il pourrait agir comme un label, afin de produire les enregistrements sous notre nom, ainsi que mêler

plusieurs arts en incluant des personnes qui feraient notamment des visuels.

**Comment est-ce que vous définiriez votre style musical et quelles sont vos principales influences?**

Je dirais que c'est une espèce d'indie pop francophone. Parfois, ça peut être un peu psyché dans les changements d'accords ou dans les tonalités. Mais je pense que c'est une musique assez accessible. Il y a aussi des influences dream pop, du style beach house. Le projet a principalement été influencé par Men I Trust, Mac Demarco, Beach Fossils ou encore Muddy Munk.

**Pourquoi l'idée du diptyque (une sortie à deux volets)? Et est-ce qu'il y a un thème ou des émotions récurrentes dans vos chansons?**

Au départ, j'étais venu vers Maic, Arnaud et Alexis avec des compos que j'avais faites dans ma chambre. On devait sortir un EP avec 5-6 titres, qui étaient la base du projet. Mais ce n'était pas cohérent de les réunir toutes ensemble; ce ne sont pas des musiques qui ont été écrites avec une histoire commune. De ce fait, j'ai pu assembler les titres, deux par deux, en



Rosalie Everard

**été un frein au niveau du projet?**

Le coronavirus a un peu décalé tout le processus de production, car durant le confinement on ne pouvait même plus être trois au studio. On ne pouvait donc ni répéter, ni composer ensemble. Mais est-ce que ça a été un frein? Je pense que non. Ça nous a permis de prendre le temps de réfléchir sur la cohérence des titres et de travailler sur les visuels. Je dirais que ça nous a effectivement un peu repoussé mais c'était à notre avantage.

fonction des émotions et d'une ambiance générale qu'ils semblaient partager entre eux. En tout, il y aura trois diptyques. Le premier, sorti fin octobre, s'appelle «La Pièce» et traite en quelque sorte de rêves dans un espace renfermé. Le deuxième sera peut-être un peu plus triste et profond. Et le dernier, qui sera un peu plus joyeux et coloré, sortira l'été prochain.

**Sur quelles plateformes pouvons-nous vous écouter?**

Sur toutes les plateformes pour écouter de la musique: Spotify, Tidal, Apple Music, etc.

**Est-ce que la crise du coronavirus a**

**Quelles sont les dates/informations à retenir?**

On aura un premier concert à la Case à Chocs à Neuchâtel le 22 janvier, si ce n'est pas annulé d'ici là – on espère. En fait, ce sera le premier concert du projet. Le premier diptyque est sorti fin octobre. Le deuxième sortira en début d'année prochaine, courant janvier-février-mars. Et le dernier, au début de l'été 2021. •

Propos recueillis par Mathilde de Aragao

Instagram: @epoque\_bleue @machinerie\_inc

Interview complète sur [lauditoire.ch](http://lauditoire.ch)

# Info ou intox?

Chien méchant  
méchant



A *L'auditoire*, on aime les phrases cultes. Mais entre ce qu'on voit sur Twitter, aux nouvelles, dans les journaux, comment savoir ce qui est relèvé du *fake news* et ce qui est véridique? On vous laisse distinguer le vrai du faux.

## Emmanuel Macron se confie:

«Nous sommes en guerre.»

«La vie n'est pas le travail: travailler sans cesse rend fou.»

«Les Tontons Flingueurs, c'est un de mes films préférés. "On n'est pas venu pour beurrer les sandwiches": ma réplique préférée.»



## J.K. Rowling partage:

«La méchanceté est bien souvent le fait d'un manque d'éloquence.»

«LGBTQI+. quelle est la suite? Depuis quelques temps, j'ai de la peine avec l'alphabet.»

## Alain Berset nous dit:

«Nous devons diviser le taux de reproduction par deux.»

«Le rire, c'est bon pour la santé.»

«Macht Freiburg grüt again!»

«On ne peut pas tracer une frontière imperméable et évidente entre scientifiques et charlatans.»



## Kim Kardashian rapporte:

«J'ai essayé le Botox et ça m'a fait loucher!»

«Dès que j'ai mon diplôme d'avocate, je fais médecine.»

«Si j'étais un homme, je coucherais avec moi.»